

August Kotzebue von Julie Molé-Léger

Misantrolie Et Repentir : Drame En Cinq Actes, En Prose

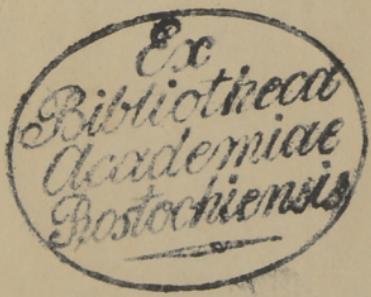
A Hambourg: Chez J. Mees et Comp., 1799

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn866997687>

Druck Freier  Zugang



Q-4339 ^a
~~Die-3433.~~



MISANTROPIE

ET REPENTIR,

D R A M E

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

DU THEÂTRE ALLEMAND DE KOTZEBUE,

TRADUIT PAR BURSAY,

*Et arrangé à l'usage de la Scène française,
par la Citoyenne MOLÉ, Artiste du Théâtre
français, faubourg Germain.*

Ah! que la vertu outragée se venge cruellement!
ACT. III, Sc. VIII.

A HAMBOURG,

Chez J. MEES et COMP. au magasin de musiques.

1799.

PERSONNAGES.

UN INCONNU.

Le Comte de WALBERG, général retiré du service.

DE HORST, Major dans un régiment allemand au service de France, et frère de la Comtesse.

BITTERMANN, intendant du Comte.

TOBIE, vieux paysan.

FRANTZ, domestique de l'Inconnu, homme d'un âge mûr.

EUGENE, enfant de quatre ou cinq ans.

La Comtesse de WALBERG.

EULALIE, sous le nom de madame Miller.

PETERS, fils de Bittermann.

Un petit garçon d'environ quatre ou cinq ans.

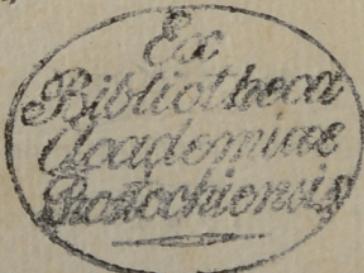
Une petite fille d'environ trois ou quatre ans.

Une Femme-de-Chambre.

Plusieurs Domestiques. } Personnages muets.

Un Postillon.

La Scène est, pendant le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième Acte, dans le site champêtre expliqué au commencement de la pièce, et le second Acte est dans un salon du château,



MISANTROPIE ET REPENTIR, DRAMÉ.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site champêtre.

Le château paroît sur une partie élevée, et dans le lointain à la droite des Acteurs.

Dans le fond à gauche, on aperçoit, à mi-côteau, une misérable cabane entre quelques arbres qui la couvrent.

Du même côté, au bas de la colline, est un commencement d'allée d'arbres qui mène à la demeure de l'Inconnu.

Sur la droite, vers la troisième coulisse, est une espèce de pavillon, dont on ne voit qu'une partie, mais dans lequel on peut entrer.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETERS, (*venant du château, en courant après un papillon, qu'à la fin il attrape.*)

Ah! je le tiens! Oh! qu'il est joli! (*Il le pique à une aiguille, et le met à son chapeau.*) Sapprelotte! Je ne suis pourtant pas mal-adroit, quoique mon père me dise toujours: Oh! le niau! — Mais Peters n'est pas si sot; voilà qu'il a mis sur son chapeau de quoi faire courir après lui toutes les jeunes filles du village. Mon père

MISANTROPIE

veut être toujours si raisonnable! il veut toujours savoir tout mieux qu'un autre. Selon lui, tantôt je parle trop, tantôt je parle trop peu; et si quelquefois je parle seul, il dit que je suis fou. J'aime pourtant bien à me parler seul, car je m'entends à merveille, et je ne me moque pas de moi, comme les autres ont coutume de faire. Fi! se moquer comme ça des gens, c'est une bien mauvaise habitude: passe encore quand c'est madame Miller qui me râille; elle est si bonne, si douce, si gracieuse! Elle me gronderoit que j'aurois encore du plaisir à l'entendre, comme j'en ai toujours à la voir. Oh! c'est bien vrai ça. (*Il s'en va en sautant, et revient sur ses pas.*) Ah! fatigué! j'allois presque oublier pourquoi je suis venu: c'est pour le coup qu'on auroit pu rire à mes dépens. (*Il tire une bourse.*) Voilà de l'argent que je porte au vieux Tobie; et madame Miller m'a bien recommandé de n'en rien dire à personne. Oh! elle peut être tranquille; il ne sortira pas un mot de ma bouche. C'est une jolie personne que madame Miller! Oh, oui, bien jolie! mais c'est une sotte: oh! tout-à-fait une sotte; car voici ce que mon père nous dit tous les jours, (*prenant un ton capable, qui est celui de son père:*) « Ce » lui qui dépense son argent n'est pas sage; mais « celui qui le donne, il faut, sans délai, l'enfer- » mer aux petites-maisons. »

SCÈNE II.

PETERS, L'INCONNU, FRANTZ.

(L'Inconnu s'avance, les bras croisés, la tête baissée, il aperçoit Peters; il s'arrête, et le regarde d'un œil de défiance. Peters demeure un moment devant l'Inconnu, la bouche béante, ôte enfin son chapeau, lui fait une révérence niaise, et va dans la cabane.)

L'INCONNU.

Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme?

FRANTZ.

C'est le fils de l'intendant.

L'INCONNU.

Du château?

FRANTZ.

Oui.

L'INCONNU, après un silence.

Tu me parlois hier au soir.

FRANTZ.

Du vieux paysan.

L'INCONNU.

Fort bien.

FRANTZ.

Vous ne répondites rien.

L'INCONNU.

Parle-moi encore de lui.

FRANTZ.

Il est pauvre.

L'INCONNU.

D'où le sais-tu?

MISANTROPIE

FRANTZ.

Il le dit.

L'INCONNU, (*avec amertume.*)

Oh! il le dit. -- Ils savent se plaindre! . . .

FRANTZ.

Et tromper?

L'INCONNU.

Tu l'as dit.

FRANTZ.

Mais celui-ci, non.

L'INCONNU.

Pourquoi, non?

FRANTZ.

Cela se sent mieux qu'on ne le dit.

L'INCONNU.

Sot que tu es!

FRANTZ.

Un sot sensible, vaut mieux qu'un sage indifférent,

L'INCONNU.

Cela n'est pas vrai.

FRANTZ.

Les bienfaits produisent la reconnaissance.

L'INCONNU.

Cela n'est pas vrai.

FRANTZ.

Ils rendent plus heureux encore celui qui donne que celui qui reçoit.

L'INCONNU.

Cela est vrai.

FRANTZ.

Vous êtes bienfaisant.

L'INCONNU.

Moi?

FRANTZ.

J'en ai été cent fois témoin.

L'INCONNU.

Un homme bienfaisant est un fou.

FRANTZ.

Oh ! pour cela, non.

L'INCONNU.

Les hommes ne méritent rien.

FRANTZ.

Non, . . . pour la plupart.

L'INCONNU.

Ils sont hypocrites.

FRANTZ.

Trompeurs.

L'INCONNU.

Ils pleurent devant vous.

FRANTZ.

Et rient derrière.

L'INCONNU, (*du ton le plus amer*)
Voilà les hommes !

FRANTZ.

Il y a des exceptions.

L'INCONNU.

Où ?

FRANTZ.

Le paysan.

L'INCONNU.

Il s'est plaint à toi de son malheur ?

FRANTZ.

Oui.

L'INCONNU.

Un vrai malheureux ne se plaint jamais. (*Après un silence :*) Mais dis-moi tout.

FRANTZ.

Il est privé de son fils unique.

MISANTROPIE

L'INCONNU.

Comment?

FRANTZ.

Le jeune homme s'est enrôlé pour procurer à son père, accablé de misère, un léger soulagement.

(*L'Inconnu jette en silence un regard sur Frantz, qui continue*)

Le vieillard n'a reçu que malgré lui le prix de la liberté de son fils, et ce foible secours épuisé, il manque de tout; il est malade, abandonné....

L'INCONNU.

Je n'y puis rien.

FRANTZ.

Vous pouvez beaucoup.

L'INCONNU.

Et comment?

FRANTZ.

Avec quelque argent, il rachetteroit son fils.

L'INCONNU.

Je veux moi-même voir le vieillard.

FRANTZ.

Vous ferez bien.

L'INCONNU.

Mais s'il ment?...

FRANTZ.

Il ne ment pas.

L'INCONNU.

Il ne ment pas!... Oh! les hommes!... les hommes!... ici? dans cette cabane?

FRANTZ.

Oui, dans cette cabane. (*L'Inconnu y entre.*)

SCÈNE III.

FRANTZ, *seul.*

C'EST le meilleur des humains; mais avec lui on désapprend à parler. Je ne puis le concevoir. Se présente-t-il à ses yeux un visage inconnu? son accueil est brusque, dur, et cependant, aucun malheureux ne s'est éloigné de lui sans en avoir obtenu quelques secours. Je suis, depuis trois ans, à son service, et je ne sais encore qui il est. C'est un misanthrope, rien n'est plus sûr; mais c'est, sans doute, l'effet du malheur; cette haine des hommes est dans sa tête, et non pas dans son cœur.

SCÈNE IV.

FRANTZ, L'INCONNU, (*sortant de la cabane, suivi de Peters,*)

L'INCONNU, (*se retournant vers Peters.*)

EH bien, que me veux-tu?

PETERS.

Rien, Monsieur, c'est moi qui . . .

L'INCONNU.

Le sot!

FRANTZ, (*à l'Inconnu.*)

Si tôt de retour?

L'INCONNU.

Qu'ai-je à faire là?

FRANTZ.

N'avez-vous pas trouvé que je vous ai dit vrai?

I. 111

MISANTROPIE.

L'INCONNU

J'ai trouvé . . . ce petit drôle-là.

FRANTZ.

Qu'a-t-il de commun avec votre bienfaisance?

L'INCONNU.

Il est d'intelligence avec le vieillard . . . Comme ils se moqueroient de moi s'ils avoient réussi à me rendre leur dupe!

FRANTZ,

Comment, vous croiriez . . .

L'INCONNU.

Ce jeune homme et le vieillard que faisoient-ils ensemble?

FRANTZ, (*souriant de la méfiance de son maître.*)Nous pouvons le savoir. (*d'Peters:*) L'ami, qu'aviez-vous à faire dans cette cabane?

PETERS.

Ce que j'y avois à faire? rien.

FRANTZ.

Ce n'est pourtant pas pour rien que vous y êtes allé?

PETERS.

Et pourquoi donc? Par ma foi, j'y suis allé pour rien. Fi donc! Faut-il se faire payer pour tout ce que l'on fait? Quand madame Miller me fait une mine d'amitié, je cours gratuitement pour la servir; et pour l'obliger, je me jettois dans les fossés du château.

FRANTZ.

Ainsi, c'est madame Miller qui vous a envoyé?

PETERS.

Oh, oui . . . vous y êtes! Bah! on ne me fait point jaser l'-dessus.

FRANTZ.

Comment donc?

ET REPENTIR.

11

PETERS, (*imitant la voix de madame Miller.*)

Va, va, mon petit Peters; mais prends bien garde qu'on ne sache rien. . . . (Prenant un ton plus mignard:) Va, mon petit Peters, va, Oh! cette voix si douce me va droit au cœur: aussi elle peut compter sur moi.

FRANTZ.

Ah! c'est différent. Il convient alors que vous soyez discret.

PETERS.

Oh! je le suis aussi. J'ai bien dit au vieux Tobie qu'il ne devoit pas penser que ce fût madame Miller qui lui envoyoit de l'argent, et, de ma vie, je n'en parlerai à personne.

FRANTZ.

Ce sera très-bien fait. Et lui avez-vous porté beaucoup d'argent?

PETERS.

Oh! je ne l'ai pas compté; il étoit dans une bourse. Je crois que c'est le fruit de ses petites épargnes depuis quinze jours.

FRANTZ.

Pourquoi précisément depuis quinze jours?

PETERS.

Parce qu'il y a précisément quinze jours que je lui ai porté de l'argent, et encore l'autre semaine avant; je ne peux pas dire le temps exactement; mais c'étoit un jour de fête, car j'avois mon habit neuf.

FRANTZ.

Et tout cet argent venoit de madame Miller?

PETERS.

Vraiment oui: et de qui donc? Mon père n'est pas si fou: il dit comme ça qu'il faut ménager ce qu'on a, et que dans l'été sur-tout, on ne doit point faire l'aumône; car, dans cette saison, la

providence fait assez croître de racines et de plantes pour la nourriture des hommes.

FRANTZ.

Il est bien aimable le cher papa!

PETERS.

Mais madame Miller se moque de cela; elle donne tout ce qu'elle peut donner. Elle fait encore bien plus.

FRANTZ,

Et quoi donc?

PETERS.

Et lorsque les enfans de la vieille Lise furent malades, madame Miller vouloit m'envoyer là-bas, dans le village, c'est-à-dire, chez la vieille Lise; mais mon père refusa tout net de m'y laisser aller, car alors il faisoit du verglas; et moi je n'en avois guère envie, car on disait que les enfans étoient si désagréables à voir!

FRANTZ.

Eh bien! que fit madame Miller?

PETERS.

Ce qu'elle fit? Oh? par ma foi, elle y alla elle-même; (*riant.*) et là elle se mit à soigner ces vilains enfans, à jaser avec eux, tout comme si c'étoient les siens.

FRANTZ.

La singulière femme!

PETERS.

Oh! oui; elle est, parfois, tout-à-fait extraordinaire. Elle pleurera tout un jour, sans savoir pourquoi. Si je pouvois voir tout cela sans me déranger, passe encore; mais quand elle pleure, je n'ai pas le courage de manger un morceau; il faut, bon gré malgré, que je pleure aussi.

FRANTZ, (à l'*Inconnu*, qui, pendant le dialogue précédent, est demeuré assis sur un banc de gazon, lisant et écoutant par intervalle.)

Eh bien! mon maître, cela suffit-il pour vous tranquilliser?

L'INCONNU.

Renvoie ce babillard.

FRANTZ.

Adieu, mon petit Peters.

PETERS.

Est-ce que vous voulez déjà vous en aller?

FRANTZ.

Non pas moi; mais madame Miller attend réponse.

PETERS.

Ah, diantre! vous avez raison. (Il salue l'*Inconnu*, qui ne lui répond que par un signe.)

Adieu, monsieur. (A demi-voix à Frantz:) Il est sûrement fâché de n'avoir pu rien tirer de moi.

FRANTZ.

Je le croirois presque.

PETERS, (s'en allant.)

Oh! je ne suis point un babillard.

SCÈNE V.

L'INCONNU, FRANTZ.

FRANTZ.

Eh bien! monsieur?

L'INCONNU.

Que veux-tu?

FRANTZ.

Votre défiance étoit injuste.

L'INCONNU.

Hem !

FRANTZ.

Pourriez-vous conserver encore quelque doute ?

L'INCONNU.

Je ne veux plus rien entendre. (*Se levant et parlant avec humeur.*) Cette madame Miller, qui est-elle ? Pourquoi ce nom vient-il sans cesse frapper mon oreille ? Je ne l'ai point encore vue ; mais par-tout où je vais, elle y a déjà été.

FRANTZ.

Cela doit vous faire plaisir.

L'INCONNU.

Plaisir !

FRANTZ,

Sans doute ; vous devez être charmé qu'il y ait encore dans le monde quelques ames bienfaisantes.

L'INCONNU.

Oh ! oui.

FRANTZ.

Vous devriez chercher à faire sa connaissance.

L'INCONNU, (*avec ironie.*)
Sa connaissance ! ...

FRANTZ.

Et mais oui ; je l'ai vue une seule fois dans le jardin ; c'est une belle femme.

L'INCONNU

Tant pis ; la beauté n'est qu'un masque trompeur.

FRANTZ.

La sienne me paroît être le miroir de son ame. Sa bienfaisance . . .

L'INCONNU.

Eh ! ne me parle pas de sabienfaisance. Toutes les femmes veulent éblouir et nous surprendre, ou par quelques avantages, ou par quelques singu

larités ; celle-ci peut n'être qu'une adroite hypocrite.

FRANTZ.

Eh ! pourvu que le bien se fasse, qu'importe comment ?

L'INCONNU.

Cela n'est point égal.

FRANTZ.

Cela est du moins indifférent pour le pauvre vieillard.

L'INCONNU.

Tant mieux ; il peut donc se passer de mon secours ?

FRANTZ.

C'est ce qu'il faut savoir.

L'INCONNU.

Comment donc ?

FRANTZ.

Madame Miller a pu l'aider dans ses besoins bornés et pressans ; mais lui a-t-elle donné, a-t-elle pu lui donner assez pour racheter le soutien de sa vieillesse ?

L'INCONNU.

Tais-toi. Je n'ai rien à lui donner. (Après un silence, et avec une ironie amère :) Tu prends chaudement les intérêts de ce vieillard. T'entendrais-tu avec lui ?

FRANTZ, (avec un sentiment douloureux)

Mon maître ! . . . Cette idée ne sort point de votre cœur.

L'INCONNU, (avec bonté, et tendant la main à Frantz)

Pardonne-la-moi.

FRANTZ, (lui baisant la main.)

Mon pauvre maître ! . . . Il faut que vous ayez été cruellement joué par les hommes, pour qu'ils

soient parvenus à vous inspirer cette horrible misanthropie; à faire naître dans votre cœur ce doute affreux de toute vertu, de toute droiture.

L'INCONNU.

Tu l'as dit. Laisse-moi. (*Il se rejette sur un banc de gazon, reprend son livre, et lit.*)

FRANTZ, (*à lui-même, considérant son maître.*)

Le voilà replongé dans la lecture: c'est ainsi qu'il passe toutes ses journées. Pour lui la nature est sans charmes, la vie est sans attractions. Dans trois ans, je ne l'ai pas vu sourire une seule fois. Comment cela finira-t-il? Par un suicide?.... Je le crains. S'il pouvoit s'attacher à une créature vivante... ou du moins cultiver des fleurs! Mais non: il lit, et rien de plus; et s'il ouvre la bouche, c'est pour en laisser sortir un torrent d'imprécactions contre le genre humain.

L'INCONNU, (*lit haut.*)

»Là, tout se retrace à notre idée; d'anciennes plaies se rouvrent; tout ce qui, dans les temps antérieurs, ébranla violemment nos fibres, et laissa des traces profondes dans notre imagination, est un fantôme qui nous poursuit sans relâche, et nous tourmente dans la solitude.»

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TOBIE, (*sortant de sa cabane.*)

FRANTZ.

OUI, oui, cet auteur a raison; mais (je l'ai entendre) c'est précisément pour cela qu'il faut fuir la solitude, et qu'il vaut mieux s'étourdir dans le tourbillon des plaisirs ou des affaires.

(*L'Inconnu ne l'écoute pas, et continue sa lecture*)

TOBIE, (*s'avancant sur la scène.*)

O quel bien cela fait de se sentir échauffer par les rayons du soleil, après sept longues semaines!.... Dans le ravissement de ma joie, j'allois presque oublier d'en rendre grâce au créateur. (*Il se découvre, regarde le ciel, et prie en silence.*)

(*L'Inconnu baisse son livre, et regarde attentivement Tobie*)

FRANTZ, (*à l'Inconnu, avec sensibilité*)

Ce vieillard a bien peu de satisfaction sur la terre, et cependant il remercie la providence du peu qu'elle lui accorde.

L'INCONNNU.

Parce que l'espérance conduit à la lisière les hommes de tout âge.

FRANTZ.

Tant mieux. L'espérance est le charme de la vie.

L'INCONNNU.

Elle est la source de toutes nos erreurs.

(*Tobie s'est approché sur le bord du théâtre.*)

FRANTZ, (*à Tobie*)

Je vous félicite, bon-homme. Vous êtes, à ce que je vois, échappé à la mort.

TOBIE.

Pour cette fois encore; oui, Dieu, et les secours de la meilleure des femmes, ont prolongé ma vie, peut-être de quelques années.

FRANTZ.

Et mais vraiment, vous me semblez d'un âge bien avancé.

TOBIE.

Je touche à ma soixante et douzième. Je n'ai plus aucune satisfaction à me promettre sur la terre.... Mais il y a encore une autre, une meilleure vie.

FRANTZ.

Vous pourriez vous plaindre du sort qui, si près du tombeau, vous rejette dans le monde. Pour les malheureux, la mort n'est point un mal.

TOBIE.

Suis-je donc si malheureux? Est-ce que je ne jouis pas de la beauté de cette matinée? N'ai-je pas retrouvé la santé? Croyez-moi, un convalescent, qui, pour la première fois, respire un air libre et pur, est, dans ce moment du moins, la plus heureuse créature que le soleil éclaire.

FRANTZ.

C'est un bonheur auquel l'habitude rend moins sensible.

TOBIE.

Vraiment oui; mais non dans la vieillesse. On jouit de la santé avec économie. J'ai beaucoup souffert, et je souffre encore; mais je n'en mourrois pas plus volontiers. Lorsque mon père, il y a quarante ans, me laissa cette chanrière, j'étois dans la vigueur de l'âge; je pris une femme active, douce et bonne; Dieu bénit mon ménage, et me donna cinq enfans. Cela dura dix ou douze ans. Je perdis deux de nos fils; j'endurai cette perte avec résignation: il suivit une grande disette; ma compagne m'aida à la supporter; mais quatre ans après, Dieu me la reprit, et bientôt, de mes cinq enfans, il ne me resta qu'un seul fils. Tous ces coups me frappèrent presque sans intervalle. Je fus long-temps à pouvoir revenir de mon accablement: mais enfin, le temps et ma soumission à la providence, produisirent leurs effets. Je repris goût à la vie; mon fils prit de l'âge et des forces; il me soulagea dans mon travail: à présent, je me vois privé de ce cher enfant, qui s'est engagé, qui s'est sacrifié pour moi par une généreuse imprudence: ce dernier coup m'enlève mon unique consolation, mon seul appui; je ne peux plus tra-

vailler; je suis vieux et foible; et sans madame Miller, il me falloit mourir de faim.

FRANTZ.

Et la vie a cependant encore des charmes pour vous?

TOBIE.

Pourquoi non, tant qu'il reste dans le monde un être qui tient à mon cœur. N'ai-je pas encore un fils?

FRANTZ.

Qui sait si vos yeux le reverront?

TOBIE.

Mais il vit au moins dans ma pensée, et il soutient mon existence. Et quand je serois condamné à ne plus le revoir, j'attendrois encore la fin de ma carrière sans la désirer, car voici la cabane où je suis né; voici encore un vieux tilleul qui a cru avec moi, et . . . (j'ai presque honte de l'avouer) j'ai aussi mon vieux chien fidèle qui m'est cher.

FRANTZ, (*souriant.*)

Un chien!

TOBIE.

Oui, un chien; riez tant qu'il vous plaira. Madame Miller, cette femme, la bonté même, vint un jour dans ma cabane; mon vieux fidèle se mit à gronder quand elle entra. » Pourquoi » (me dit-elle) conservez-vous cet animal? vous » avez à peine du pain pour vous. » Il n' Dieu! lui dis-je, et si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera?

FRANTZ, (*à l'Inconnu, qui rève profondément.*)

Ne me sachez pas mauvais gré d'interrompre votre rêverie, mon cher maître; mais je voudrois que vous eussiez entendu . . .

L'INCONNU.

J'ai tout ouï.

FRANTZ.

Eh bien, je désirerois que ce vieillard pût vous servir d'exemple.

L'INCONNU, (*après un silence, en lui donnant son livre.*)

Tiens, va remettre ce livre dans le pavillon, et ouvres-en les fenêtres du côté de la prairie. (*Très-vite au vieillard dès que Frantz a disparu:*) Combien t'a donné madame Miller ?

TOBIE.

Ah ! cette bonne ame, cette ame angélique m'a mis en état de voir tranquillement arriver l'hiver prochain.

L'INCONNU.

Rien de plus ?

TOBIE.

Pourquoi donc plus ? Sans doute il me seroit bien doux de me trouver en état de racheter mon pauvre Ernest ; mais la bonne madame Miller a fait tout ce qui étoit en son pouvoir.

L'INCONNU, (*lui mettant dans la main une bourse bien garnie.*)

Tiens, rachette ton fils. (*Il s'éloigne promptement, et prend le chemin de sa maisonnette.*)

SCÈNE VII.

TOBIE, (*seul, étonné.*)

Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il ouvre la bourse.*) Des pièces d'or ! ah, Dieu ! (*Il se détourne et regarde un moment le ciel.*)

SCÈNE VIII.

TOBIE, FRANTZ.

TOBIE, (*allant au-devant de Frantz.*)

VOYEZ, voyez, l'ami: la confiance en Dieu n'est jamais dégue. (*lui montrant la bourse:*) Quel présent du Ciel!

FRANTZ.

Je vous en félicite, bon-homme; mais qui vous a donné cela?

TOBIE.

Votre brave maître.... Que le Ciel puisse un jour dignement le récompenser!

FRANTZ.

Le singulier homme! C'est pour cela qu'il m'a fait reporter son livre; il ne vouloit aucun témoin de sa bonne action.

TOBIE.

Il n'a pas voulu emporter mon remerciement; il étoit bien loin avant que j'aye pu parler.

FRANTZ.

Ah! je le reconnois là!

TOBIE.

Adieu, l'ami, adieu. Je vais aussi vite que la vieillesse me le permettra. Ah! l'agréable course! je vais racheter mon fils. Comme le bon jeune homme va se réjouir quand il reverra tout ce qu'il aime! car il étoit prêt à se marier. Quelle joie! quelle faveur de la Providence! Oh! qu'elle daigne à jamais répandre ses bienfaits sur cet homme généreux! Dites-lui bien, monsieur, que je vais employer le reste de mes jours à prier le Ciel pour son bonheur. Eh! qui peut mieux y prétendre que l'être bienfaisant, si semblable à la Divinité! (*Il sort du côté opposé à sa chaumiére.*)

SCÈNE IX.

FRANTZ, (*seul.*)

QUE ne suis-je riche! C'est dans un moment comme celui-ci que l'on peut envier un avantage qui permet de faire des heureux.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un salon dans le château.

SCÈNE PREMIÈRE.

EULALIE, (seule, tenant une lettre ouverte.)

Voilà qui m'afflige! Je m'étois si bien accoutumée à une retraite profonde! Le repos, sans doute, ne se trouve pas toujours dans l'ame du solitaire. Malheureuse Eulalie! les remords déchirans te suivront par-tout, dans le cloître, dans les déserts; mais du moins, quand leur poids oppresoit ton cœur, tu pouvois verser des larmes, et personne ne te demandoit pourquoi tu les avois répandues: tu pouvois errer dans les vallons, dans les campagnes, et l'on ne s'apercevoit point que tu obéissois à l'agitation d'une conscience bourrée. Ils reviennent, ils vont m'entraîner dans leur société; il me faudra parler, rire, partager avec eux les plaisirs d'une promenade bruyante, les vains amusemens du jeu. (Jetant un coup-d'oeil sur la lettre.) Leur billet ne me dit pas si ce voyage n'est que l'idée, la fantaisie d'un moment, ou s'ils ont le projet de faire ici quelque séjour: alors, adieu les charmes de la douce mélancolie, qui, par intervalle, ramenoit la paix dans mon cœur.... Adieu, mes chères lectures! Et vous, noble et généreuse comtesse, vous allez m'accabler encore des témoignages de votre amitié, de votre estime, tandis qu'à chaque instant je me rappellerai.... je sentirai combien j'en suis indigne.

Oh! quels tourments affreux! Ils sont justes.
— Mais une autre idée me frappe et m'alarme. Si ce château devient le rendez-vous de quelques sociétés; si le hasard y fait rencontrer quelqu'une des personnes qui m'ont autrefois connue!... Ah! qu'on est malheureux lorsqu'il se trouve dans l'univers entier une personne seulement dont on doive redouter la vue!

SCÈNE II.

EULALIE, PETERS.

PETERS, (*accourant.*)

EH bien! me v'là.

EULALIE.

Déjà de retour?

PETERS.

Bah! je suis alerte; et j'ai, chemin faisant, attrapé un papillon, sans compter que j'ai babillé un petit quart-d'heure.

EULALIE.

Passe pour babiller; mais sans indiscretion.

PETERS.

Le ciel m'en garde! J'ai bien dit au vieux Tobie que, de sa vie, il ne sauroit que l'argent vient de vous.

EULALIE, (*souriant.*)

A merveille! Et ce bon vieillard, est-il parfaitement rétabli?

PETERS.

Oh! parfaitement. Il veut aujourd'hui prendre l'air pour la première fois.

EULALIE, (*avec beaucoup d'expression.*)

Le ciel en soit béní! (*À elle-même, par réflexion.*) Quelle enfance!... La satisfaction que j'éprouve

j'éprouve ne ressemble-t-elle pas à celle d'une personne qui devoit des millions, et qui viendroit d'acquitter un denier de sa dette,

PETERS.

Il me disoit qu'il vous devoit tout, et qu'il vouloit aujourd'hui même se traîner jusqu'ici, pour embrasser vos genoux.

EULALIE.

Mon cher Peters, yeux-tu me faire un plaisir?

PETERS.

Eh! mon dieu! cent pour un,

EULALIE.

Prends garde au moment où le vieux Tobig pourra venir, et ne le laisse pas monter. Dis-lui que je n'ai pas le temps, que je suis malade, que je dors, ou tout ce que tu voudras.

PETERS.

Bien, bien; et s'il ne veut pas se retirer, je le prendrai par le bras . . .

EULALIE.

Que le ciel t'en préserve! Garde-toi bien de causer le moindre mal, le moindre chagrin à ce bon vieillard.

PETERS.

Ah! voilà mon père, je vais me mettre aux aguets,

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

EULALIE, BITTERMANN.

BITTERMANN.

BONJOUR ma charmante madame Miller; je suis d'honneur ravi de vous voir en aussi bonne

santé. Vous m'avez fait appeler; il y a probablement quelques nouvelles. J'ai, de mon côté, des lettres . . .

EULALIE.

Mais vraiment, mon cher monsieur Bittermann, vous avez des correspondances avec toute la terre.

BITTERMANN, (*avec importance.*)

J'en ai du moins de sûres dans les capitales de l'Europe.

EULALIE.

Je le crois; mais je doute que vous sachiez ce qui doit se passer aujourd'hui dans ce château.

BITTERMANN.

Ici? dans ce château? mais rien de bien important.

EULALIE.

Je vous annonce l'arrivée des maîtres de la maison.

BITTERMANN.

Comment? quoi! son excellence monsieur le Comte! . . .

EULALIE.

Arrive ce matin même avec son épouse, et son beau-frère le major de Hertz.

BITTERMANN.

Sans plaisanterie?

EULALIE, (*avec douceur.*)

Vous savez mon cher Bittermann, que je ne plaisante guères.

BITTERMANN, (*étourdi de la nouvelle.*)

Peters? Ah! bon dieu! son excellence en propre personne . . ., et madame la Comtesse . . .,

et monsieur le major . . . et rien ici ne se trouve
disposé pour les recevoir ! Peters ! Peters !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS, (*accourant.*)

EH bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

BITTERMANN.

Rassemble tous les gens ; fais chercher le garde-chasse, qu'il envoie un chevreuil à la cuisine de son excellence ; que Lise nettoie les chambres ; ôte la poussière des trumeaux, afin que madame se puisse mirer à son aise ; que le cuisinier tue une couple de chapons ; que Jean aille tirer un brochet du vivier, et que Frédéric se hâte d'accommorder ma belle perruque.

(Peters sort.)

SCÈNE V.

EULALIE, BITTERMANN.

EULALIE.

AVANT tout, faites disposer les appartemens des maîtres.

BITTERMANN.

Oui, oui, ma charmante madame Miller, je vais m'en occuper tout de suite. Diantre soit de moi ! la chambre verte est embarrassée : où pourrai-je placer monsieur le major ?

EULALIE.

Donnez-lui la petite chambre rouge, sur l'escalier ; l'appartement est propre, et la vue en est très-agréable.

BITTERMANN.

Fort bien, ma bonne et chère madame Mille; mais cette chambre a toujours été celle du secrétaire de monsieur le Comte. Il me vient une excellente idée: vous connaissez la maisonnette au bout du parc? nous y logerons le secrétaire,

EULALIE.

Vous oubliez, mon cher Bittermann, que l'étranger l'habite.

BITTERMANN.

Et qu'importe l'étranger? Il faut qu'il ~~en~~ sorte,

EULALIE.

Cela ne seroit pas juste; c'est de votre aveu qu'il l'occupe, et je crois qu'il vous en paye généreusement le loyer,

BITTERMANN.

J'en conviens, il me paye fort bien; et ce petit accessoire n'est point à dédaigner, pour un pauvre diable d'intendant; mais . . .

EULALIE.

Eh bien! mais . . .

BITTERMANN.

On ne sait ce que c'est que cet homme; je me romps la tête depuis plusieurs mois pour découvrir ce qu'il est, ce qu'il cherche . . .

EULALIE.

Eh! mon cher, laissez-le ~~en~~ paix, Je ne l'ai point encore rencontré, et je ne suis pas curieuse de le voir; mais tout ce que j'entends dire de lui me donne l'idée d'un homme que l'on peut souffrir partout: il vit dans la paix et la tranquillité.

BITTERMANN.

Cela est vrai.

EULALIE.

On assure qu'en secret il fait beaucoup d'actes de bienfaisance.

BITTERMANN.

J'en conviens.

EULALIE.

Il n'offenserait pas un enfant.

BITTERMANN.

Non il en est incapable.

EULALIE.

Il n'est à charge à personne.

BITTERMANN.

C'est une justice qu'on lui rend.

EULALIE.

Eh bien! que voulez-vous de plus?

BITTERMANN.

Je veux savoir qui il est. Si l'on pouvoit, du moins, l'engager adroitemment dans une conversation! Mais point du tout. Quand je le rencontre dans l'allée obscure des tilleuls, ou là-bas, près du ruisseau (ce sont là ses promenades favorites,) je veux quelquefois entamer l'entretien. » Le temps est beau aujourd'hui — Oui. — Les arbres commencent à fleurir? — Oui. — Monsieur, comme je vois, fait un peu d'exercice? — Oui. » Eh! va-t-en au diable, dis-je tout bas. Tel maître, tel valet: je n'ai pu tirer une syllabe du sien, sinon qu'il se nomme Frantz.

EULALIE.

Vous vous passionnez, mon cher Bittermann, et vous perdez de vue l'arrivée de monsieur le Comte.

BITTERMANN.

Eh! oui, dieu me pardonne!... Vous voyez quel inconvénient il résulte de ne pas connoître les gens.

EULALIE.

Mais il est déjà neuf heures; ils peuvent arriver d'un moment à l'autre. Je vais m'occuper de ce qui me regarde; faites-en autant de votre côté.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

BITTERMANN.

OUR, oui, je ferai ce que je dois faire. En voilà encore une de la même trempe que l'Inconnu: on ne sait qui elle est. Madame Miller! Eh, bon dieu! il y a tant de Miller dans le monde! Je sais bien que notre maîtresse a reçu celle-ci, il y a trois ans, dans son château, et l'y a établie. Mais d'où venoit-elle? Pourquoi? à quelle occasion? voilà le noeud! Elle se chargera, nous dit Madame, de l'économie intérieure du ménage. Eh! mais, ne me suis-je pas glorieusement acquitté, pendant vingt ans, de la conduite de toute la maison, soit pour le dehors, soit pour l'intérieur? et cette madame Miller, n'a-t-elle pas tout appris de moi? Elle ne savoit, en vérité, rien de ce qui peut concerner un ménage.

SCÈNE VII.

BITTERMANN, PETERS.

PETERS. (*accourant.*)

MON père! mon père! voici un monsieur qui arrive. Son valet de chambre dit que c'est le major... le major... de... de... J'ai couru pour.... Mais le voici....

SCÈNE VIII.

LE MAJOR DE HORST, BITTERMANN,
PETERS, qui, pendant toute cette scène
est l'écho et le singe de son père.

BITTERMANN, (avec beaucoup de réverences.)

J'ai l'honneur, monsieur le Major, de présenter
à votre seigneurie, dans ma petite personne, le
sieur intendant Bittermann, qui regarde comme
un moment très-heureux celui qui lui procure
l'avantage de voir face à face, le respectable
beau-frère de son excellence monsieur le comte
de Walberg.

PETERS, (tirant le pied.)

De Walberg!

LE MAJOR.

Oh! en voilà beaucoup trop, cher Bittermann;
je suis soldat, comme vous voyez; je ne fais, ni
n'exige de cérémonies.

BITTERMANN.

Avec votre permission, monsieur le Major;
quoi qu'on vive au village, on n'ignore point ce
qui est dû aux personnes de considération.

PETERS, (répétant.)

De considération!

LE MAJOR.

C'est bon, c'est bon; nous ferons plus ample
connaissance. Apprenez, mon cher, que je me
propose de passer au moins une couple de mois
au château de Walberg.

BITTERMANN.

Et pourquoi pas toute une année? cela n'em-
barrasseroit point le vieux Bittermann: il a, sans
se vanter, amassé et mis en réserve de quoi éton-
ner ses respectables maîtres.

LE MAJOR.

Tant mieux; un économie demande un dissipateur, et vous avez votre homme dans mon beau-frère. Savez-vous qu'il a quitté le service, et qu'il se propose de passer tranquillement le reste de sa vie dans son château?

BITTERMANN.

Cela m'étonne!... mais j'en suis charmé, d'autant que nous recevrons plus exactement les nouvelles publiques.

PETERS, (*répétant.*)

Ah oui! les nouvelles publiques.

BITTERMANN.

N'y a-t-il rien de nouveau, monsieur le Major, dans le monde politique?

LE MAJOR.

Rien, que je sache au moins; car je vous dirai, mon cher Bittermann, que je ne me mêle guères que de faire mon état avec honneur, et que chacun devroit en faire autant: quant à la politique, je m'en repose entièrement sur ceux qui veulent bien se charger de ce pénible emploi.

BITTERMANN.

Mais il me semble que j'entends sur l'escalier.... oui, c'est madame Miller; elle est ici surintendante.... dame de compagnie.... Je vais avoir le plaisir de vous l'envoyer.

LE MAJOR.

Ne vous donnez pas cette peine-là.

BITTERMANN.

Ge n'en est point une, monsieur le Major, et je serai toujours prêt à me montrer votre très-pressé serviteur.

PETERS, (*tirant le pied en s'en allant.*)
 Votre très-empressé serviteur. (*Il fait beau-
 coup de révérences.*)

SCÈNE IX.

LE MAJOR, (*seul.*)

ILS vont me mettre vis-à-vis de quelque vieille bavarde, qui m'assommera de son caquet domestique. De quelle patience il faut s'armer avec ces êtres-là!

SCÈNE X.

EULALIE, *en faisant une révérence qui annonce le savoir-vivre*, LE MAJOR.

LE MAJOR, (*à part, lui rendant son salut avec un peu de surprise.*)

EH! non, elle n'est pas vieille.

(*Jetant un nouveau regard sur elle.*)
 Non, parbleu! Elle n'est, ma foi, pas laide non plus.

EULALIE.

Je suis bien aise, monsieur, de connoître en vous le frère de ma bienfaitrice.

LE MAJOR.

Madame, je prise beaucoup un titre qui me donne droit à faire votre connaissance.

EULALIE, (*sans répondre à ce compliment, ni par le regard, ni par le maintien.*)

C'est la belle saison, sans doute, qui engage monsieur votre beau-frère à quitter la ville?

LE MAJOR.

Non pas précisément, madame. Vous le con-

2 *

noissez; il lui est à-peu-près indifférent qu'il pleuve ou qu'il fasse beau; que nous ayons l'hiver ou le printemps, pourvu qu'un été perpétuel règne dans sa maison; c'est-à-dire, pourvu qu'il y trouve constamment une épouse aimable et attentive, une bonne table, et quelques amis disposés à la joie.

EULALIE.

Voilà bien M. de Walberg, toujours insouciant; mais cherchant à ne pas perdre une minute de la vie. Tout semble le favoriser; naissance, richesse, santé, tout contribue à son bonheur; mais s'il éprouveoit les maux qui afflagent la triste humanité, il ne pourroit, même près de votre soeur, jouir d'une constante félicité.

LE MAJOR, (*qui se sent de plus en plus frappé, à mesure que les sentiments d'Eulalie se développent dans cet entretien.*)

Rien de plus vrai, madame; et mon épicurien de beau-frère paroît sentir son bonheur, et le vouloir goûter à son aise; il a quitté le service pour vivre entièrement à lui-même.

EULALIE, (*avec un peu d'embarras.*)

Ici, monsieur le Major?

LE MAJOR.

Pourvu que la solitude ne lui devienne pas ennuyeuse.

EULALIE, (*reprenant un ton aisé.*)

Je pense que la retraite, pour celui qui y porte un cœur libre, surpassé toutes les satisfactions de la vie.

LE MAJOR.

C'est pour la première fois que j'entends l'éloge de la solitude, sortir d'une belle bouche.

EULALIE.

Vous me faites là un compliment aux dépens de mon sexe.

LE MAJOR.

Et la retraite que vous habitez, possède-t-elle depuis long-temps une aussi aimable panégyriste?

EULALIE.

Je demeure ici depuis trois ans.

LE MAJOR.

Et jamais le moindre retour vers les agrémens de la ville?

EULALIE.

Jamais, monsieur le Major.

LE MAJOR.

De pareils sentimens ne peuvent être que l'effet d'une éducation négligée ou d'une perfection rare. Votre premier regard ne permet pas de douter dans laquelle des deux classes il faut vous ranger.

EULALIE. (avec un soupir.)

Il en est peut-être une troisième.

LE MAJOR.

Vous me permettrez de vous le dire, madame; il m'est aussi difficile de croire la solitude faite pour vous, qu'il m'est impossible de vous croire faite pour la solitude. Pour me convaincre des charmes que vous avez l'art d'y trouver, il faudroit que je fusse instruit de l'emploi de vos journées.

EULALIE, (comme entraînée involontairement par les idées qui lui rient)

Oh! vous ne sauriez croire, monsieur le Major, avec quelle rapidité le temps s'écoule, lorsqu'une certaine uniformité règne dans notre façon de vivre. Les heures de chaque matinée rappellent exactement celles de la veille, et les

mêmes agréments renaissent avec les mêmes occupations. Lorsqu'à la fraîcheur d'un beau matin, je me lève pour jouir de la vue du soleil levant, je ne me lasse point d'admirer l'agissante activité des travaux rustiques. Le bétail quitte son étable, le laboureur se rend aux champs, et me souhaite, en passant, un bonjour amical. Tout vit, tout s'agit, tout est gai. Lorsque, pendant une heure, j'ai été témoin de ce spectacle ravissant, je vais à mes devoirs particuliers, et je me trouve à midi sans m'en être aperçue. Vers le soir, je me promène du jardin au parc, du parc à la prairie; j'arrosoye mes fleurs, je cueille des fraises ou d'autres fruits, et je me plaît à regarder les jeux et les danses d'une jeunesse aussi simple dans ses amusemens, que pure dans ses mœurs.

LE MAJOR.

C'est fort bien. Voilà les ressources de l'été; mais l'hiver! l'hiver!

EULALIE.

Mais l'hiver n'est point sans agréments; et quand sa rigueur ne nous permet point de braver les frioulats, on se renferme, on ouvre la bibliothèque, et l'on mêle aux soins domestiques, des lectures agréables et solides, jusqu'au retour du printemps.

LE MAJOR.

Mais encore peut-on désirer de voir quelquefois une figure humaine.

EULALIE.

Mais il n'en manque point ici, monsieur le Major; l'œil s'arrête volontiers sur des physionomies riantes, qui respirent à-la-fois la santé, le plaisir et l'innocence.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS.

OH! je ne puis plus le retenir; il est déjà sur l'escalier.

EULALIE.

Qui?

PETERS.

Le vieux Tobie. Il vient, dit-il, se jeter à vos pieds . . . Eh! tenez, le voici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOBIE.

TOBIE, (*entrant sur les pas de Peters.*)

Il faut . . . bon dieu . . . oui, il faut . . . (*Il vient embrasser les genoux de madame Miller, qui l'en empêche.*)

EULALIE, (*très-embarrassée.*)

Je n'ai pas le temps, bon-homme; vous voyez que je ne suis pas seule.

TOBIE.

Ah! monsieur voudra bien me pardonner.

LE MAJOR.

Que voulez-vous, bon vieillard?

TOBIE.

Je veux présenter ma reconnoissance. Les bienfaits sont un poids, quand on ne peut en rendre grâce.

EULALIE.

Demain, bon-homme, demain.

LE MAJOR, (*éivement.*)

Non, madame; permettez-lui de soulager son coeur; et souffrez que je sois témoin d'un incident, qui, plus puissamment encore que votre entretien, me fera connoître l'emploi de vos momens. Parle, bon vieillard, parle.

TOBIE.

Oh! si chacune de mes paroles pouvoit attirer sur elle la bénédiction céleste!... J'étois abandonné dans ma chaumière; la fièvre minoit ma foible existence; le vent, la pluie, pénétraient dans ma misérable demeure; je n'avois rien pour me couvrir, et pas un seul petit morceau de pain pour mon bon Fidelle, ce compagnon de mes vieux jours. (*A Eulalie.*) C'est dans cet état que vous parutes à mes yeux comme un ange consolateur: vous me procurâtes des remèdes et des soulagemens; mais le charme de vos paroles a été pour moi le plus puissant de tous les remèdes: je suis guéri; j'ai joui de nouveau, pour la première fois, des rayons du soleil: j'ai commencé par offrir à Dieu ma reconnaissance; à présent je viens à vous, ma noble bienfaitrice....

EULALIE.

De grâce, bon vieillard, cessez....

TOBIE.

Non, non... laissez-moi mouiller de mes larmes cette main généreuse; laissez-moi donc embrasser vos genoux. (*Eulalie l'en empêche*) C'est par vous que Dieu a bénî ma vieillesse. L'étranger qui demeure près de ma chaumière, vient de me faire présent d'une bourse d'or pour racheter mon fils. Je me rends à la ville; je dégage mon enfant; je lui donne une brave fille pour épouse, et peut-être aurai-je encore la douceur de tenir sur mes genoux les fruits de leur tendresse. Et

vous, si jamais vous passez devant mon heureuse cabane.... ô quelle satisfaction ce sera pour vous de pouvoir dire... voilà mon ouvrage! voilà les heureux que j'ai faits!

EULALIE, (*d'un ton suppliant*)
C'est assez, mon bon vieillard, c'est assez.

TOBIE.

Oui, c'est assez.... car je ne puis exprimer tout ce que je sens. Dieu seul, oui, Dieu seul, et votre coeur, peuvent dignement vous récompenser. (*il lui baise la main avec l'ardeur de la plus vive reconnaissance, et sort.*)

(Peters, qui est resté la bouche béante à écompter de loin cette scène, sort avec lui, en suivant les yeux.)

SCÈNE XIII.

EULALIE, LE MAJOR.

(*Eulalie a les yeux baissés, et lutte contre l'embarras d'une ame noble, surprise dans l'exercice d'une bonne action. Le Major jette en silence sur elle des regards où se peignent les mouvements de son cœur.*)

EULALIE, (*cherchant à faire prendre un autre cours à la conversation.*)

Il me semble que monsieur le Comte devroit être bientôt ici?

LE MAJOR, (*répondant comme occupé d'une autre idée.*)

Il voyage lentement; les chemins sont difficiles. Son retard m'a procuré un entretien que je noublurai jamais.

EULALIE.

Eh quoi! monsieur le Major, une scène aussi simple paroît vous étonner?

LE MAJOR.

Vous l'avez dit, madame; et aujourd'hui, je vous l'avoue, j'étois si peu préparé à une connoissance comme la vôtre . . . je m'attendois si peu, lorsque Bittermann m'a dit votre nom . . .

EULALIE, (*l'interrompant avec une légèreté affectée.*)

Mon nom! . . . je ne songe pas à le rendre plus imposant qu'il ne vous a paru.

LE MAJOR.

Vous songez adroitement à me faire prendre le change; mais pardonnez à ma curiosité. Vous futes . . . (*avec timidité,*) ou vous êtes mariée?

EULALIE, (*passant rapidement de l'espèce de gaieté qu'elle avoit affectée, au ton le plus triste.*)

Je fus mariée, monsieur le Major.

LE MAJOR, (*cherchant à contenir sa curiosité dans les bornes de la décence.*)

Ainsi . . . vous êtes veuve?

EULALIE.

Pardon, monsieur; il est dans le cœur humain de certaines cordes qu'on ne peut toucher, sans en tirer un son douloureux . . . pardon.

LE MAJOR.

J'entends. (*Il se tait avec respect.*)

EULALIE, (*après un silence, et cherchant à prendre un ton dégagé.*)

Vraiment, je vais vous paroître avoir pris des leçons de Bittermann: n'y a-t-il rien de nouveau dans la capitale?

LE MAJOR.

Rien d'important. Je ne puis, au reste, savoir ce qui peut vous y intéresser, et quelles connaissances vous y avez.

EULALIE.

Moi? pas une seule.

LE MAJOR.

Ce n'est donc pas dans notre pays que vous êtes née?

EULALIE.

Je n'y ai reçu ni ma naissance, ni mon éducation.

LE MAJOR.

Et me permettrez-vous de vous demander quel climat? . . .

EULALIE, (*légèrement*)

A eu le bonheur de produire ma chétive existence? Je suis allemande, monsieur le Major; ma patrie est située dans le vaste Empire germanique.

LE MAJOR, (*souriant*.)

Tout de bon? Excepté vos charmes, madame, vous savez tout envelopper d'un voile mystérieux.

EULALIE.

C'est ce que vous voudrez bien pardonner à la petite vanité de mon sexe.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES PETERS.

PETERS, (*accourant et s'écriant avec joie*.)

MONSIEUR le Comte et madame la Comtesse.

SCÈNE XV.

LES MÈMES, BITTERMANN, ouvrant la porte. LE COMTE et LA COMTESSE entrent précédés d'un postillon, de plusieurs domestiques et d'une femme de chambre qui tient un enfant par la main.

LE COMTE.

ENFIN, nous voilà. Le Ciel bénisse notre départ et notre arrivée! Madame Miller, je vous amène un invalide, qui ne veut plus servir sous d'autres étendards que les vôtres.

EULALIE.

Mes étendards, M. le Comte, ne se déploient que pour la retraite.

LE COMTE.

Et les petits amours s'y peignent encore de tous côtés.

LA COMTESSE, (qui a très-amicalement embrassé Eulalie, et en a reçu un accueil tendre et respectueux)

Monsieur mon cher époux, vous oubliez, je crois, que je suis là.

LE COMTE.

Parbleu, ma chère épouse, il m'est permis d'en faire autant que votre cher frère, qui a mis sur les dents mon attelage gris - pommelé, pour arriver ici une demi-heure avant nous.

LE MAJOR.

Si j'avois eu quelque idée des charmes de ce séjour, vous auriez raison.

LA COMTESSE.

Je vais, ma chère madame Miller, je vais servir à son gré votre ame sensible. Nous voulons confier à vos soins ce cher enfant; c'est le

fils de ma soeur, de ma pauvre Caroline; il a perdu sa mère, il faut qu'il la retrouve en nous deux.

L'ENFANT.

C'est donc encore une maman que vous voulez me donner. Ah! je sens que je l'aimerai aussi.

LA COMTESSE.

Bien... bien... mon cher Eugène.

EULALIE, (avec un trouble marqué.)

Eugène!... (se remettant.) L'aimable enfant! (Elle se penche sur lui, et une profonde méditation se peint sur son visage.)

LE COMTE.

Eh bien, Bittermann, je me flatte que vous aurez donné vos soins pour nous procurer un bon dîner?

BITTERMANN.

Aussi bon, excellente, que le peu de temps l'aura permis.

(*Le Comte donne son épée et son chapeau à Bittermann, et cause tout bas avec lui.*)

LE MAJOR, (prenant la Comtesse à part, et lui montrant Eulalie.)

Dis-moi, je te prie, ma soeur, quel est ce trésor que tu avois enseveli dans ton château?

LA COMTESSE.

Ah! ah! monsieur l'amateur, vous voilà pris.

LE MAJOR.

Réponds-moi.

LA COMTESSE.

Eh bien, elle se nomme madame Miller.

LE MAJOR.

Je le sais; mais . . .

LA COMTESSE.

Mais . . . mais . . . je n'en sais pas davantage.

LE MAJOR.

Badinage à part, dis-moi . . .

LA COMTESSE.

Badinage à part, suis-moi dans mon appartement; je te prouverai que je ne ne sais rien de plus. (*à Eugène*;) Viens, mon cher enfant, viens te reposer. (*à madame Miller*.) Je compte vous retrouver ici, ma chère madame Miller; votre aimable société ajoutera beaucoup aux charmes que je me promets de goûter en ces lieux.

SCÈNE XVI.

LE COMTE, EULALIE, BITTERMANN,
PETERS.

(*Le Comte s'est jeté nonchalamment dans un fauteuil; Eulalie a pris son sac à ouvrage qui étoit sur une table, en a tiré une broderie, et s'est mise à travailler: de temps en temps elle essuie une larme.*)

LE COMTE.

En bien, Bittermann, es-tu toujours un drôle de corps?

BITTERMANN.

À vous servir, excellence.

LE COMTE.

Je crois que nous nous amuserons bien ensemble.

BITTERMANN.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que monseigneur . . .

LE COMTE, (*montrant Peters.*)

Qu'est-ce que ce grand imbécille-là?

BITTERMANN.

Sauf votre respect, c'est mon propre fils; il se nomme Peters.

LE COMTE, (*Peters fait des réverences*)

Ah! ah! -- Et comment vont les affaires au château?

BITTERMANN,

A merveille, excellene.

LE COMTE,

Et la chasse?

BITTERMANN.

Nous avons du gibier en quantité; mais j'ai ménagé d'autres plaisirs plus piquans à mes très-honorés maîtres. Il faut voir le parc comme je l'ai arrangé; vous ne le reconnoîtrez pas; une solitude, des points de vue, un obélisque, des ruines, et le tout avec une économie, une épargne! Par exemple, à l'entrée du bosquet, j'ai fait construire un pont chinois sur le ruisseau; cela est d'une solidité!!....

LE COMTE.

Allons voir toutes ces raretés, pendant qu'on mettra le couvert.

BITTERMANN,

Tous mes ordres sont donnés. J'aurai l'honneur, en toute soumission, d'accompagner votre excellene,

PETERS.

J'aurai aussi cet honneur-là.

LE COMTE, (*se tournant du côté de madame Miller*)

Mais, madame Miller, vous êtes à l'ouvrage comme une personne qui n'auroit pas d'autres ressources. Oh! je suis à vous tout-à-l'heure,

et je me flatte bien que nous ne nous occuperons sérieusement qu'à varier les plaisirs de la campagne. (*A Bittermann:*) Allons, Bittermann, allons voir ton pont chinois.

(*Bittermann lui présente son chapeau, et ils sortent ensemble, ainsi que Peters.*)

SCÈNE XVII.

EULALIE, (*scule; elle se lève.*)

QUE se passe-t-il en moi? quelle cause a produit dans mon ame une secousse aussi terrible? mon cœur saigne, mes larmes coulent. J'étois presque parvenue à paroître maîtresse de ma douleur; l'aspect de cet enfant m'a tout-à-coup anéantie. Lorsque la Comtesse a nommé Eugène, lorsqu'elle a parlé de le confier à mes soins . . . ah! . . . elle étoit loin de soupçonner qu'elle me portoit un coup terrible. (*avec un serrement de cœur:*) J'ai un Eugène aussi! . . . un Eugène dont l'éducation n'est pas mon ouvrage! Il doit étre, s'il vit encore, de l'âge de celui-ci . . . Oui, s'il vit encore . . . Qui sait si lui, si ma petite Amélie, ne déposent pas depuis long-temps contre moi au tribunal de l'Etre suprême? Idée cruelle, pourquoi me tourmentes-tu? pourquoi fais-tu retentir à mes oreilles leurs cris inutiles et plaintifs? pourquoi me peins-tu ces pauvres innocens luttant contre les maladies de l'enfance, implorant des secours qu'une main mercenaire leur accorde à regret . . . ou leur refuse peut-être... Car, hélas! ils sont abandonnés par leur mère . . . par leur mère dénaturée. (*pleurant amèrement*) Ah! je suis une malheureuse et bien coupable créature . . . et c'est aujourd'hui que le sentiment profond de mes remords se réveille dans mon cœur, et le déchire . . . aujourd'hui même,

où j'aurois besoin de masquer mon visage d'une apparence de tranquillité.

SCÈNE XVIII.

EULALIE, PETERS, (*accourant à perte d'haleine*)

PETERS.

Ah, mon Dieu! mon Dieu!

EULALIE.

Qu'est-ce que c'est?

PETERS.

Monsieur le Comte est tombé dans l'eau; son excellence est noyée.

EULALIE.

Il est mort?

PETERS.

Oh! non, il n'est pas tout-à-fait mort.

EULALIE.

Ne criez donc pas ainsi, que la Comtesse puisse ignorer . . .

PETERS, (*criant beaucoup plus fort.*)

Que je ne crie pas! ah! mon dieu; mon dieu! monsieur le Comte est tout trempé.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LA COMTESSE, LE MAJOR,
(entrant très promptement.)

LA COMTESSE, (*très-vite*)

Qu'est-ce que c'est donc que ces cris?

LE MAJOR, (*très-vite.*)

Qu'est-il donc arrivé?

EULALIE.

Un petit accident, madame; quoi qu'il en soit, monsieur le Comte est sauvé, n'est-il pas vrai, Peters?

LA COMTESSE.

Sauvé! et que lui est-il donc arrivé?

PETERS.

C'est ce maudit pout chinois: il étoit pourtant bien solide; mais monsieur le Comte, aussi, qui va s'appuyer sur la balustrade: crac, la voilà en deux, et pouf, son excellence tombe dans l'eau.

LA COMTESSE.

Ah! mon dieu!

EULALIE.

Et vous l'en avez retiré sur-le-champ?

PETERS.

Moi! point du tout, ni mon père non plus; mais nous nous sommes mis à crier de toutes nos forces; à nos cris accourt l'étranger qui demeure là-bas, et qui ne parle jamais: habit bas, d'un saut le voilà dans l'eau; il saisit son excellence par le bras, le ramène heureusement sur le rivage, reprend son habit, et puis le voilà qui se sauve aussi vite qu'il étoit venu,

LA COMTESSE.

Que dites-vous? ah! courrons, courrons tous secourir mon époux, et remercier ce généreux Inconnu.

(Tous sortent avec précipitation.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

A C T E III.

Le Théâtre est comme au premier acte, et ne change plus.

S C È N E P R E M I È R E.

L'INCONNU (*lit, assis sur un banc de gazon*; FRANTZ, *qui arrive*.)

FRANTZ.

LE dîner est prêt.

L'INCONNU.

Je n'ai point envie de manger.

FRANTZ.

Des légumes, un poulet,

L'INCONNU.

Pour toi, si tu veux.

FRANTZ.

Vous n'avez point d'appétit?

L'INCONNU.

Non.

FRANTZ.

C'est la chaleur du jour qui . . .

L'INCONNU.

Cela se peut.

FRANTZ.

Peut-être ce soir . . .

L'INCONNU.

Peut-être. (*Il continue sa lecture.*)

FRANTZ, (*après un silence.*)

Monsieur, me permettrez-vous de vous dire un mot?

L'INCONNU.

Parle.

FRANTZ.

Vous avez fait une belle action.

L'INCONNU.

Laquelle?

FRANTZ.

Vous avez sauvé la vie . . .

L'INCONNU.

Tais-toi.

FRANTZ.

Et savez-vous à qui?

L'INCONNU.

A un homme, cela suffit.

FRANTZ.

C'est au comte de Walberg.

L'INCONNU.

A la bonne heure.

FRANTZ.

En vérité, votre procédé m'arrache des larmes d'attendrissement.

L'INCONNU.

Foiblesse.

FRANTZ.

Un cœur aussi noble! aussi généreux! . . .

L'INCONNU, (*se levant avec humeur.*)

Vas-tu me flatter? Retire-toi.

FRANTZ.

Lorsqu'en silence j'examine le bien que vous faites autour de vous; l'attention que vous avez de regarder les peines d'autrui comme les vôtres, et que je vois cependant que vous n'en êtes pas plus heureux, cela me fait saigner le cœur.

L'INCONNU, (*attendri.*)

Je te remercie.

FRANTZ.

Mon cher maître! ne prenez pas mal ce que je vais vous dire. Si votre mélancolie ne venoit que d'une indisposition, j'ai entendu parler d'un fameux médecin, qui traite avec succès la misanthropie.

L'INCONNU.

Ce n'est point là le cas où je me trouve, mon bon ami!

FRANTZ.

Ainsi, vous êtes donc réellement malheureux? Et avec cela si bon! C'est une chose, en vérité, bien affligeante.

L'INCONNU.

Je souffre sans l'avoir mérité.

FRANTZ.

Mon pauvre maître!

L'INCONNU.

As-tu oublié ce que le vieillard nous disoit ce matin? » Il est encore une autre, une meilleure » vie. » Espérons, et sachons souffrir.

FRANTZ.

Allons, espérons.

L'INCONNU.

Frantz!

FRANTZ.

Mon maître!

L'INCONNU.

Il faut partir d'ici.

FRANTZ.

Où irons-nous?

L'INCONNU.

Dieu le sait.

FRANTZ.

Je suis prêt à vous suivre.

L'INCONNU.

Par-tout?

FRANTZ.

Jusqu'au tombeau.

L'INCONNU.

Que le ciel t'entende! le repos n'est que là.

FRANTZ.

Le repos est par-tout. Qu'importe la tempête au-dehors, si l'ame est tranquille? Et puis, ne sommes-nous pas aussi bien, et même mieux, ici, que dans tout autre coin du monde?

L'INCONNU.

Non. Voilà le château habité maintenant. Ces êtres qui ne savent pas jouir du plaisir de la solitude me regarderoient comme un personnage ridicule. Je ne veux point me donner en spectacle.

FRANTZ.

Permettez, mon cher maître: vous voulez un peu trop voir la chose à votre manière. Peut-être cette compagnie n'est-elle pas pour long-temps au château: peut-être est-ce un essaim de frelons échappés du grand monde; ils ne viennent point ici cueillir les fleurs de la solitude; c'est la mode qui les y amène; l'automne et leur goût les rapportera dans leur tourbillon.

L'INCONNU.

Ta plaisanterie devient amère.

FRANTZ, (*riant.*)

Il faut bien un peu de sel dans la conversation.

L'INCONNU.

Tu me fais soupçonner que lorsqu'il manque un objet à ta raillerie, tu l'exerces sur moi. Je ne te connoissois pas encore de ce côté-là.

FRANTZ.

Fort bien: retombez dans votre défiance de tous les hommes; mais, mon cher maître....

L'INCONNU.

Ne vois-tu pas s'avancer dans la grande allée, des plumes, des uniformes? Je me sauve; je ne reste plus ici.

FRANTZ.

Soit. Faisons nos paquets.

L'INCONNU.

Et le plutôt vaut le mieux. Si je tardois, il faudroit me renfermer pour me dérober à ce voisinage importun; et je ne m'étonnerois point qu'on fût assez indiscret pour pénétrer, malgré moi, jusques dans ma retraite. (S'en allant.) Frantz, je vais me mettre sous le verrou.

FRANTZ.

Et moi, je fais sentinelle en-dehors.

SCÈNE II.

FRANTZ, (seul.)

Il a raison, mon maître, ils viennent de ce côté. C'est sûrement à nous qu'ils en veulent... Au reste, ils auront beau m'interroger, et j'aurai beau leur répondre, ils n'apprendront rien de moi, puisque je ne sais rien moi-même.

SCÈNE III.

FRANTZ, LA COMTESSE, LE MAJOR,
(qui lui donne le bras.)

LA COMTESSE, (au major.)

J'APERÇOIS un étranger, c'est probablement le domestique.

LE MAJOR.

Mon ami, pourroit-on parler à votre maître?

FRANTZ.

Non.

LE MAJOR.

On ne lui demande que quelques minutes.

FRANTZ.

Il s'est renfermé.

LA COMTESSE.

Dites-lui que c'est une dame qui lui demande cette grâce.

FRANTZ.

Cela ne le déterminera point.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il hait notre sexe?

FRANTZ.

Il hait la race humaine.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc?

FRANTZ.

Il peut avoir été trompé.

LA COMTESSE.

Mais cela n'est pas galant.

FRANTZ.

Mon maître n'est point galant; mais quand l'occasion se présente de sauver la vie à quelqu'un, il le fait, même en exposant la sienne.

LE MAJOR.

Cela vaut beaucoup mieux qu'une froide galanterie. Ce n'est point aussi le motif d'une vaime politesse qui nous conduit ici. L'épouse et le beau-frère de celui dont il a sauvé les jours, désirent lui témoigner leur reconnaissance.

FRANTZ.

Il n'aime point cela.

LA COMTESSE.

C'est un homme bien singulier?

FRANTZ.

Qui n'a d'autre désir que de vivre dans le repos
et dans la solitude.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, je désirerois le voir, savoir
qui il est.

FRANTZ.

Et moi aussi.

LA COMTESSE.

Comment? vous-même ne le connoissez pas?

FRANTZ.

Oh! pardonnez-moi, madame, je le connois
très-bien, c'est-à-dire, ce qui est lui précisément,
son cœur, son ame; car.... croyez-vous,
madame, qu'on connoît un homme quand on sait
son nom?

LA COMTESSE.

Fort bien, mon ami, je vous écoute avec avec
plaisir, et je serois charmée de vous connoître
mieux. Qui êtes-vous donc?

FRANTZ.

Je suis votre très humble serviteur.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE MAJOR.

LA COMTESSE.

C'EST sans doute une manie de singularité qui
réduit cet homme à s'enfermer dans cette cabane.

LE MAJOR.

Et nous voyons ici que le domestique ne fait
qu'imiter son maître.

LA COMTESSE.

Allons, mon frère, allons rejoindre mon mari;
il vient avec madame Miller par la prairie.

LE MAJOR.

Deux mots auparavant, ma chère sœur. Nous avons été interrompus par l'accident arrivé à ton mari, et je n'ai pu apprendre de toi ce qu'il importe tant à mon cœur de savoir: dis-moi, qui est-elle cette madame Miller dont la vue et l'entretien m'ont également charmé? qui est-elle? parle, je t'en conjure.

LA COMTESSE.

Ce qu'est madame Miller? je te l'ai déjà dit, mon ami, je n'en sais rien. Cela t'étonne? c'est pourtant l'exacte vérité. Quand elle s'est présentée chez moi, elle m'a paru plongée dans la plus profonde tristesse. Je ne l'ai point pressée de m'en dire la cause, parce que le secret d'un malheureux est presque toujours son malheur même, et qu'il est du devoir d'une ame sensible d'en distraire celui qui souffre en éloignant de lui l'objet de sa douleur.

LE MAJOR.

Mais comment l'as-tu reçue chez toi?

LA COMTESSE.

Le voici. Il y a trois ans qu'ici, sur le soir, on m'annonça une jeune étrangère qui demandoit avec instance la grâce de me parler en particulier: j'agréai la visite. Madame Miller parut avec ce maintien, cette modestie qui t'ont d'abord charmé; mais tous ses traits portoient alors l'empreinte visible des tourmens secrets qui semblent s'être convertis depuis en une douce mélancolie. Elle se jeta à mes pieds, et me pria de sauver une infortunée prête à céder au désespoir. Touchée par ses pleurs et sa jeunesse, je la reçus chez moi, sans la presser de questions affligeantes; mais je m'attachai seulement à bien connoître son ame, et

je vis qu'elle étoit digne de servir de temple à la vertu. Dès-lors j'en fis, non ma femme-de-chambre, comme elle me l'avoit demandé, mais mon amie. Un jour qu'elle m'accompagnoit à la promenade, je surpris dans ses yeux le ravissement paisible où les beautés de la nature paroisoient plonger son ame. Je lui proposai de rester au château, et d'en diriger l'économie intérieure. Elle prit ma main, la pressa contre ses lèvres avec une ardeur extraordinaire: son ame reconnoissante se peignit dans ses larmes muettes. Depuis ce moment, elle n'est pas sortie d'ici; elle y fait en secret beaucoup de bien, et elle est adorée de tous ceux qui l'approchent. Voilà, mon cher ami, tout ce que je sais, et tout ce qu'il m'est possible de t'apprendre.

LE MAJOR.

C'est trop peu, sans doute, pour satisfaire entièrement ma curiosité; mais c'est assez pour me déterminer Ma sœur, seconde-moi . . . aide-moi à la connoître; qu'elle tienne à une famille honnête, je l'épouse.

LA COMTESSE.

Toi!

LE MAJOR.

Moi.

LA COMTESSE.

Mon frère!

LE MAJOR.

Ma sœur! si je t'entends bien.

LA COMTESSE.

Doucement, mon frère, ces maximes sur l'égalité des états ne me sont point étrangères; mais nous vivons en société, et il faut savoir lui sacrifier

LE MAJOR.

Prêche-moi tout à ton aise ce protocole de la vanité; voici ma réponse: une passion aussi

invincible qu'elle fut prompte, me subjugue et m'entraîne. Je ne répugne point à m'ensevelir dans une honnête et paisible obscurité, pourvu que je trouve chez moi la paix et le bonheur.

LA COMTESSE.

Tu sens bien, mon frère, que ce beau raisonnement n'est pas sans réplique. Tu dois quelque chose à ta famille, à tes amis. . .

LE MAJOR, (*l'interrompant.*)

Je dois le bonheur à mes enfans, à moi-même; et pour le faire, je n'ai pas besoin de titres, je consulterai mon cœur.

LA COMTESSE.

Mais, dans ce moment, l'amour égare ta raison, et ne lui permet pas de prévoir ce qui peut contrarier tes vues, peut-être même les détruire.

LE MAJOR.

Et quoi, ma sœur?

LA COMTESSE.

Madame Miller agréera-t-elle ta recherche?

LE MAJOR.

C'est en cela même, chère sœur, que j'ai besoin de ton secours. (*lui prenant la main:*) Ma bonne Henriette, tu connois mon cœur; il dédaigna toujours une fade galanterie. L'amour, ou ce qui en usurpe le nom, ne fit jamais sur moi de bien vives impressions, et je n'ai bien connu que les douceurs de l'amitié: maintenant j'aime au point de ne plus espérer de bonheur, que dans cette union désirée: laisse donc là toutes tes réflexions, et sers-moi.

LA COMTESSE.

Je te le promets, même en ne t'approvant pas; mais je suis bien loin de t'assurer le succès de ma démarche. (*Apercevant le Comte et madame Miller*) Ah! peu s'en faut que nous n'ayons été surpris. Les voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, EULALIE.

LE COMTE.

TUDIEU! madame, vous êtes une excellente piétonne! Je ne suis point en état de lutter contre vous à la course.

EULALIE.

Cela dépend de l'habitude, monsieur, et cet exercice ne vous coûteroit rien, si vous en aviez pris l'usage pendant cinq ou six semaines.

LE COMTE.

Où est donc Bittermann, que je lui fasse mon compliment sur la solidité de son pont chinois; ma foi, je lui suis redevable d'une jolie culbute.

LA COMTESSE.

Mais où donc étiez-vous? Nous allions vous chercher.

LE COMTE.

Où nous étions? Ma foi, ma chère amie, quand on fait route avec madame Miller, on ne sait guère où l'on en est.

EULALIE.

J'ai conduit M. le Comte sur une colline, du sommet de laquelle on a la vue de la prairie et du ruisseau qui la fertilise par cent détours.

LE COMTE.

Oui, oui, la vue en est très-belle; et se trouver avec madame Miller, l'écouter décrire d'une manière poétique, et même avec enthousiasme, les beautés de la campagne, cela est encore plus agréable. Mais ne m'en sachez pas mauvais gré, je n'y retournerois pas volontiers: je suis, en vérité, fatigué de la course . . . et de mon saut périlleux.

LE MAJOR.

Eh bien, retournons au château.

LE COMTE.

Ma foi! je suis assez las pour faire halte, et assez altéré pour désirer me rafraîchir sans quitter la place. Que vous en semble, Major? Si nous nous faisons apporter, sous la feuillée, un flacon de bière angloise?

LA COMTESSE.

Vous avez là une très-bonne idée, et nous autres femmes, nous allons faire encore quelques tours de promenade; mais sans nous éloigner.

(Elle fait à son frère un signe d'intelligence.)

LE COMTE.

Eh! mais nous voilà bien! nous n'avons personne pour envoyer au château: c'est que je n'aime pas à avoir toujours un grand fainéant derrière moi; je suis pourtant fâché de ne pas m'être fait suivre par quelqu'un. Eh! je crois apercevoir Peters qui secoue un poirier. Hé, Peters! Peters!

PETERS, *(sans être vu, criant de loin.)*

Hé! qui m'appelle?

LE COMTE.

Viens à nous: par ici. Tu mangeras le reste une autre fois.

PETERS, *(sans être vu, de loin.)*
J'arrive.

LE COMTE, *(à Peters.)*
Vite, vite.

SCENE VI.

LES MÊMES, PETERS.

PETERS, (*accourant les mains pleines de poires.*)M^E voilà.

LE COMTE.

Cours au château, va chercher un flacon de bière angloise; tu nous l'apporteras là-bas sous le berceau. (*Il montre la coulisse à gauche des acteurs.*)

PETERS.

J'entends, j'entends bien. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MAJOR,
EULALIE.

LE COMTE.

MESDAMES, quand il vous plaira nous rejoindre pour retourner au château, vous nous retrouverez là, toujours à vos ordres, et disposés à vous obéir. Allons, Major.

LE MAJOR.

Allons, Comte, je vais vous tenir tête.

(*Le Comte s'éloigne, le Major le suit, en faisant des signes à sa soeur, qui les lui rend.*)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, EULALIE.

LA COMTESSE.

EH bien, ma chère madame Miller, comment trouvez-vous l'homme qui nous quitte?

EULALIE.

Qui, madame?

LA COMTESSE.

Mon frère.

EULALIE.

Il me paroît mériter de l'être.

LA COMTESSE.

Ceci est une politesse qui ne peut me surprendre de votre part.

EULALIE.

Sans compliment, madame, je le regarde comme un très-brave et très-honnête homme.

LA COMTESSE.

Et même comme un homme de bonne mine... n'est-ce pas?

EULALIE, (*avec une indifférence polie.*)

Mais oui.

LA COMTESSE, (*contrefaisant Eulalie.*)

Mais oui? c'est comme qui diroit mais non; je dois cependant vous dire, qu'il vous regarde, lui, comme une femme très-aimable. Vous ne dites rien à cela?

EULALIE.

Que dirois-je? Une raillerie désobligeante ne peut sortir de votre bouche: ce n'est donc qu'un innocent badinage; et je suis si peu disposée à m'y prêter . . .

LA COMTESSE.

Et tout aussi peu faite pour en être l'objet; non, je vous ai parlé sérieusement.... Eh bien?

EULALIE.

Vous m'embarrassez, madame. Je n'affecterai point une ridicule et fausse modestie; il fut un temps où l'on pouvoit trouver en moi les avantages de la figure; mais... de longs chagrins ont altéré mes traits. Ah! c'est la paix du cœur qui répand le charme le plus séduisant sur le visage d'une femme. Le regard qui subjugue un honnête homme, ne doit être que l'expression d'une ame irréprochable.

LA COMTESSE, (avec une bonté affectueuse.)

Que le ciel me conserve toujours un cœur aussi pur que celui qui se peint dans vos yeux!

EULALIE, (comme frappée d'un égarement subit.)

Ah! que le ciel vous en préserve!

LA COMTESSE, (étonnée.)

Comment?

EULALIE, (avec des larmes retenues.)

Pardonnez, madame.... je suis une infortunée.... trois années de douleurs ne me donnent aucun droit à l'amitié d'une ame noble.... mais elles m'en donnent à sa commisération.... Epargnez-moi.... (Elle veut s'éloigner.)

LA COMTESSE, (avec beaucoup d'amitié.)

Demeurez, ma chère madame Miller, demeurez, il le faut; ce que j'ai à vous dire mérite toute votre attention. L'accusation que vous semblez porter contre vous-même ne m'épouvante point. Vous ressemblez un peu à ce bon philosophe, qui voyoit toujours l'enfer près de lui; mais cet enfer n'étoit que dans son imagination.

EULALIE.

Ah!.... je le porte par-tout avec moi dans le fond de mon cœur.

LA COMTESSE, (*avec bonté.*)

L'amitié est toujours si consolante!... C'est pour la première fois que, depuis trois ans, je viens à vous demander votre confiance; je m'étois interdit, à votre égard, une indiscreté curiosité. Maintenant un intérêt très-pressant m'anime; c'est avec toute la tendresse d'une sœur que je vous engage à vous ouvrir à moi.... Mon frère vous aime.

EULALIE, (*avec saisissement, et regardant fixement la Comtesse.*)

Si c'est un badinage, il est poussé trop loin... Si vous dites vrai, rien n'est plus affligeant pour moi.

LA COMTESSE.

Avant de chercher à pénétrer plus avant dans votre confidence, permettez-moi de vous tracer le caractère de mon frère: je vous donne ma parole que ce ne sera pas la main d'une sœur qui conduira le pinceau. Vous pourriez le soupçonner de légèreté, puisque, vous voyant aujourd'hui pour la première fois, il s'est aussi violemment épris; mais, ma chère, mon frère, quoique jeune encore, est un homme sérieux, et dont les principes sont éprouvés. Il vouloit un cœur heureusement formé par la nature, et un esprit cultivé par l'éducation; ce double avantage l'a frappé en vous. Votre secrète bienfaisance dont il a été le témoin... Je ménage cette rougeur aimable qui, dans ce moment, couvre vos traits. Enfin, mon frère aspire à votre main; son bonheur dépend de vous seule, et je suis sa caution. Jugez si je ne suis pas intéressée à vous demander votre confiance. Donnez-la-moi donc toute entière; vous ne risquez rien; déposez vos peines dans mon sein; je les partagerai s'il le faut; je les adoucirai si je le puis.

EULALIE.

Ah! je le sens; le sacrifice le plus pénible qu'impose un vrai repentir, c'est de renoncer volontairement à l'estime d'une belle ame. (*à part.*) Je veux . . . je veux faire ce sacrifice . . . il commencera la juste expiation de mes fautes. (*à la Comtesse en hésitant:*) N'en entendites-vous jamais parler . . . pardonnez . . . N'entenditez-vous jamais . . . Oh! qu'il est dur de détruire une illusion à laquelle seule je dois vos bontés . . . mais il le faut. Eulalie! l'orgueil peut-il te convenir encore? Ne vous parla-t-on jamais d'une baronne de Meinau? . . .

LA COMTESSE.

Qui vivoit dans une cour voisine? Oui, j'en ai beaucoup entendu parler: c'est elle, je crois, qui a fait le malheur d'un bien honnête homme.

EULALIE, (*avec exclamation.*)

Oh dieu! . . . ah! oui, d'un bien honnête homme.

LA COMTESSE.

Elle disparut avec un malheureux qui l'avoit séduite . . .

EULALIE.

Oui . . . ce fut elle . . . (*hors d'elle-même. et dans un mouvement violent, elle se précipite aux pieds de la Comtesse.*) Ne me repoussez pas . . . je ne veux qu'une place obscure où je puisse mourir.

LA COMTESSE, (*reculant un peu.*)

Grand dieu! . . . vous êtes . . .

EULALIE.

Je suis cette odieuse créature.

LA COMTESSE, (*se détourne avec un mouvement involontaire d'horreur, et fait quelques pas en laissant Eulalie à ses pieds; la compassion la retient et la ramène.*)

Quoi! vous seriez, . . . mais elle est acca-

blée . . . le remords la déchire. Ah! loin de moi cette rigueur extrême qui fait repousser les malheureux! (*Elle la regarde avec attendrissement.*) Levez-vous, je vous prie, levez-vous, mon frère et mon mari ne sont pas éloignés; cette scène ne veut pas de témoins: j'approuve le silence dans lequel vous vous êtes enfermée . . . Levez-vous. (*Elle la relève.*)

EULALIE, (avec le cri d'une douleur étouffée.)
Ah! ma conscience! . . . ma conscience! . . . rien ne peut apaiser ses cris vengeurs. (*Saisissant avec ardeur la main de la Comtesse:*) Ne me repoussez pas.

LA COMTESSE, (avec douceur.)

Non, je ne vous repousserai pas: non. Votre conduite pendant trois années, votre chagrin muet et profond, vos remords mêmes, n'effacent point votre faute; mais mon cœur ne vous refusera pas une place où, sans être distraite, vous puissiez pleurer la perte d'un époux. . . . Ah! sans doute, la perte irréparable! . . .

EULALIE, (avec le désespoir de l'égarement.)
Irréparable!

LA COMTESSE.

Malheureuse femme!

EULALIE, (du même ton.)
J'avois aussi des enfans.

LA COMTESSE.

C'est assez . . . c'est assez.

EULALIE.

Dieu sait s'ils vivent encore!

LA COMTESSE.

Pauvre mère!

EULALIE.

J'avois l'époux le plus aimable!

LA COMTESSE.

Revenez à vous.

EULALIE.

Dieu sait s'il vit, ou s'il n'est plus!

LA COMTESSE, (*à elle-même.*)
Quel égarement se peint dans ses regards!

EULALIE.

Il est mort pour moi!

LA COMTESSE, (*à elle-même.*)
Le remords l'accable.

EULALIE.

J'avois un bon père . . .

LA COMTESSE, (*avec force.*)
Au nom de Dieu, cessez . . .

EULALIE.

Son horreur pour moi lui a coûté la vie.

LA COMTESSE, (*à elle-même.*)
Ah! que la vertu outragée se venge cruellement!EULALIE, (*dont les larmes se font enfin passage, et couvrant son visage de ses mains.*)
Et moi! . . . je vis encore!

LA COMTESSE.

Ah! qui pourroit haïr celle qui se repent ainsi!
(*La serrant dans ses brat:*) Non; vous ne futes
peut-être point si criminelle . . . L'instant de vo-
tre égarement fut un songe . . . une ivresse . . . une
illusion . . .

EULALIE.

Non, non: vouloir diminuer l'horreur de mon
crime, c'est me porter un nouveau coup de poi-
gnard. Ah! jamais ma conscience ne me tour-
mente plus cruellement, que lorsque ma rai-
son s'égare à me chercher des excuses: il n'en
peut être, il n'en est point pour moi; le seul et
triste repos de mon cœur est de me pénétrer de
toute l'horreur que j'inspire, et que j'ai méritée.

LA COMTESSE.

Ces expressions sont bien celles du vrai repentir.

EULALIE.

Ah! si vous aviez connu mon époux!... Lorsque je le vis pour la première fois . . . il réunissoit la noblesse des sentimens à la beauté des traits. J'avois à peine quinze ans . . .

LA COMTESSE.

Votre union?

EULALIE,

Suivit de près.

LA COMTESSE.

Et votre fuite?

EULALIE.

J'étois son épouse depuis deux ans.

LA COMTESSE.

O ma chère! c'est à votre extrême jeunesse que doit s'imputer une erreur dont votre cœur étoit incapable.

EULALIE.

Non, ma jeunesse ne me justifie point. (*Tenant un regard vers le ciel:*) O mon respectable père! ce seroit t'accuser de ma faute: non. Tu avois gravé dans mon cœur les principes sacrés de l'honneur et de la vertu. Tes sages leçons m'avoient prémunie contre les dangers de la flatterie et de la séduction.

LA COMTESSE.

Ah! l'inexpérience peut-elle s'en garantir? Non, non: trop souvent l'éducation la plus soignée fut impuissante contre les pièges d'un adroit corrupteur.

EULALIE, (*avec explosion.*)

Et voilà ce qui est incompréhensible dans ma fatale aventure. L'auteur, le complice de ma fu-

nesté erreur, ne pouvoit à aucun égard, soutenir la comparaison avec mon digne époux; mais, profondément versé dans l'art de la séduction, il savoit me peindre, sous les plus odieuses couleurs, l'économie, la bienfaisance, la raison, toutes les vertus de cet homme respectable. Mais celui-ci ne se prêtoit pas à mes caprices; il me refusoit les équipages, les vaines parures, auxquelles nous attachons tant de prix. L'éloquence empoisonnée de mon corrupteur, présenta ces objets de luxe à ma vanité, qu'il avoit eu l'art d'exciter. J'abandonnai mes enfans, mon père... mon époux... pour suivre... qui?... Ah! le ciel s'en est bien vengé, depuis qu'il m'a permis d'ouvrir les yeux sur mon afreuse conduite! Tous les tourmens sont dans mon coeur. (*Avec un sombre égarement, et montrant son coeur.*) Je sens là, là... Mais je nem'en plains pas, ô mon dieu! je les ai bien mérités!

LA COMTESSE.

Mais, avec une ame comme la sienne, mon amie n'a pas dû voir prolonger son erreur?

EULALIE.

Assez pour ne la pouvoir jamais expier. Ah! sans doute, mon ivresse fut bientôt dissipée. Dans l'amertume de mes regrets, j'invoquai le nom de l'homme honnête que j'avois outragé... mais en vain. Je cherchai à entendre les gémissemens de mes pauvres enfans... mais en vain...

LA COMTESSE, (*l'interrompant.*)

Laissons là ces souvenirs pénibles. Je devine la fin de votre triste aventure.... Vous vous dérobates à votre séducteur?

EULALIE.

Je ne pouvois plus supporter l'état horrible où j'étois tombée: je m'échappai. Je vins chercher un asile auprès de la vertu généreuse, qui

me donna cette retraite, où il me fut permis de pleurer, et qui ne me refusera pas un petit espace où je puisse mourir.

LA COMTESSE, (*avec sensibilité.*)

C'est ici, c'est dans mon sein que désormais couleront vos larmes: puissé-je adoucir votre sort! puissé-je faire encore luire à vos yeux un rayon d'espérance!

EULALIE, (*avec le cri du désespoir.*)

Ah! jamais, jamais!

LA COMTESSE.

Et depuis, n'avez-vous rien su de votre époux?

EULALIE.

Rien. Il abandonna le séjour que j'avois rempli de ma honte, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

LA COMTESSE.

Et vos enfans?

EULALIE.

Il les emmena avec lui.

LA COMTESSE.

Je veux prendre des informations; je veux... Paix! voici mon frère et mon mari. (*à part.*) Ah! mon pauvre frère! quel chagrin pour toi! (*à Eulalie:*) Allons, ma chère... ma chère Eulalie, contraignez-vous, et, s'il se peut, prenez une contenance plus tranquille.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, LE MAJOR.

(Ils se placent entre les deux dames. Le Major cherche avec inquiétude les regards de sa soeur, qui évite les siens.)

LE COMTE.

EH bien ! mesdames, ne reprenons - nous pas le chemin du château ?

LA COMTESSE, *(encore émue de la scène précédente.)*

Nous sommes prêtes à vous suivre.

LE COMTE.

Comtesse, et l'étranger l'aurons - nous à souper ?

LA COMTESSE.

Nous n'avons pu le voir, ni lui parler.

LE COMTE.

C'est un singulier personnage ? Mais n'importe ; il faut absolument que je lui témoigne ma reconnaissance. Obligez-moi, cher Major : remenons ces dames, et venez vous-même le presser de ne pas se refuser à mes instances. C'est pour ménager sa délicatesse, que je ne vais pas lui présenter moi-même l'objet de ses soins généreux ; mais, s'il vous refuse, ma foi, j'irai le forcer dans sa retraite.

LE MAJOR.

J'accepte cette commission avec bien du plaisir, mon frère : le service qu'il vous a rendu,

est de ceux qui ne s'effacent jamais dans des coeurs sensibles à l'amitié.

(*Le Comte donne la main à Eulalie, qui affecte une sorte de sérénité: le Major donne le bras à sa soeur, qui n'ose le regarder.) Par la position, la Comtesse se trouve, en s'en allant, auprès d'Eulalie, et lui passe le bras autour du corps, avec amitié.*

Fin du troisième Acte.

ACTE

A C T E I V.

S C È N E P R E M I È R E.

FRANTZ, (*seul.*)

(Il entre avec un petit panier couvert, dans lequel est le repas qu'il se propose de faire sur la verdure)

Ma foi, cette vie uniforme et paisible me plaît fort. Cela vaut mieux que les agitations de ma vie passée. Ici, l'appétit et le repos de l'âme assaillonnent un repas frugal, que j'aime à prendre sous un ciel serein. (*Comme il se dispose à ouvrir son panier, il aperçoit le Major.*) Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'on vient encore me troubler?

S C È N E I I.

FRANTZ, LE MAJOR.

LE MAJOR.

Mon ami, il faut que je parle à votre maître.

FRANTZ.

C'est en quoi je ne puis vous servir.

LE MAJOR.

Et pourquoi?

FRANTZ.

Cela m'est défendu.

LE MAJOR, (*voulant lui donner de l'argent.*)
Vous n'obligeriez point un ingrat: annoncez,
moi.

FRANTZ, (*refusant.*)
Je n'ai nul besoin d'argent.

LE MAJOR, (*affectueusement.*)
Cédez donc à mes prières; ayez, je vous prie
la complaisance de m'annoncer.

FRANTZ.

Votre ton m'intéresse, monsieur, et je ne
me refuserais pas à votre demande, si je pou-
vois en attendre ce que vous désirez; mais j'es-
suyerai des reproches, et je n'aurai qu'une ré-
ponse désobligeante à vous rapporter.

LE MAJOR.

Qui sait? Dites à votre maître que je ne lui
demande que le sacrifice de quelques minutes;
que je ne songe point à l'importuner; que je
suis un militaire aussi franc qu'il est généreux;
dites-lui... tout ce que l'on peut dire pour le
déterminer à me voir un instant: si votre maître
est un homme du monde, il ne souffrira point
qu'on l'attende en vain.

FRANTZ, (*après un petit silence.*)
Allons, monsieur, je vais tenter de vous
parler.

S C È N E I I I.

LE MAJOR, (*seul.*)

Et mais, s'il vient, s'il m'écoute, de quelle
manière entamer l'entretien? Je ne me rap-
pelle pas d'avoir rencontré de misantrope aussi
décidé. Comment s'y prendre avec un homme
à qui l'univers et lui-même sont devenus in-
supportables? Voyons.... prenons un visage

ouvert, amical, pas trop timide, pas trop assuré: en s'annonçant de la sorte, on ne peut au moins désobliger personne.

SCÈNE IV.

LE MAJOR, L'INCONNU, FRANTZ.

(Il montre de loin le Major à l'Inconnu, et se retire.)

L'INCONNU, (d'un air sombre et d'un ton sérieux.)

Qu'y a-t-il pour votre service?

LE MAJOR.

Pardonnez, monsieur, si... (le reconnoissant en un clin-d'œil:) Que vois-je, est-ce toi, Meinau?

MEINAU.

Horst? (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.) Mon ami!

LE MAJOR.

Est-ce bien toi, mon bon ami?

MEINAU.

C'est moi-même.

LE MAJOR, (le considérant.)

Eh! bon dieu! quels chagrins ont altéré tes traits?

MEINAU, (du ton le plus sombre.)

La main du malheur s'est appesantie sur moi.... (à lui-même:) Paix... paix. (à Horst:) Par quel événement te vois-je en ces lieux? que me veux-tu?

LE MAJOR.

Rien de plus étonnant. J'étais ici à rêver! à la manière dont j'aborderais un sauvage inconnu,

et voilà que je me trouve dans les bras de mon cher Meinau.

MEINAU.

Ce n'est donc pas moi que tu cherchois? tu ne savois donc pas que j'habitois cette cabane solitaire?

LE MAJOR.

Non, mon ami. Tu as sauvé ce matin la vie à mon beau-frère. Une famille reconnaissante souhaitoit te voir au milieu d'elle; tu t'es refusé à voir ma soeur qui venoit tantôt te prier de t'y rendre; et, pour tenter un dernier moyen, on m'a chargé de venir te faire encore une invitation. Voilà l'incident dont le sort s'est servi pour me rendre un ami que je regrettavois depuis si long-temps, et dont mon coeur avoit aujourd'hui le plus grand besoin.

MEINAU.

Oui, je suis ton ami, ton véritable ami; tu es un brave homme, un homme rare; mon coeur est pour toi ce que tu l'as connu.... Horst! cette assurance t'est-elle agréable et chère?.... Prouve-le-moi en m'abandonnant, et ne revenant plus ici.

LE MAJOR.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends est une énigme pour moi. C'est toi, Meinau, ta figure, gravée dans mon coeur, frappe mes regards; mais ce ne sont plus là ces traits qui, pendant notre séjour en France, caractérisoient l'homme le plus aimable, et lui faisoient des amis avant même que son entretien vîntachever l'impression que sa vue ne manquoit jamais de produire.

MEINAU.

Tu oublies que tu parles d'un temps déjà bien éloigné de nous.

LE MAJOR.

Eh! mon ami, quel langage? Tu n'as pas trente-cinq ans . . . mais pourquoi évites-tu mes regards? Ceux de l'amitié peuvent-ils te blesser? Crains-tu que tes yeux ne soient aux miens le miroir de ton ame? Et qu'est devenu cet oeil de feu qui lisoit autrefois dans tous les coeurs?

MEINAU, (*avec le rire le plus amer.*)

Ah! oui! oui! je fus habile, moi, à lire dans les coeurs.

LE MAJOR.

Ah! ciel! ce sourire funeste vient d'ajouter encore à l'agitation de tes traits. Ami! que t'est-il donc arrivé?

MEINAU, (*avec une fausse légèreté.*)

Les événemens les plus ordinaires . . . le cours du monde . . . des aventures . . . communes . . . Horst! si tu ne veux pas exciter ma haine, épargne-moi tes questions; et si tu veux conserver mon amitié, abandonne-moi pour jamais.

LE MAJOR.

Quels discours et quel spectacle! Je t'en conjure, Meinau, réveille en toi les idées assoupies de nos plaisirs passés; que ton coeur se ranime et t'avertisse de la présence d'un ami. Retrace-toi ces jours fortunés que nous avons passés ensemble; ces heures paisibles où, dans nos promenades solitaires, le spectacle de la nature embellie pénétreroit nos ames, et les disposoit aux douces impressions de la bienveillance et de l'intimité. C'est dans ces momens heureux que se forma le lien qui nous unit pour la vie: ne t'en souviendroit-il plus?

MEINAU, (*avec une sombre sensibilité.*)

Je m'en souviens.

LE MAJOR.

Suis-je devenu indigne de ta confiance? N'éions-nous que des amis du jour, qu'unissent, pour un moment, le plaisir, le hasard ou le caprice? N'avons-nous pas bravé la mort ensemble? ... Charles! il en coûte à mon coeur de te rappeler tous mes droits sur le tien. Reconnos-tu cette cicatrice? (*Il se découvre l'avant-bras.*)

MEINAU, (*l'embrassant.*)

O mon frère! ce fut le coup qui devoit faire sauter ma tête. Je ne l'ai point oublié... Tu me savois pas quel fatal présent tu faisois à ton ami!

LE MAJOR.

Parle, je t'en conjure.

MEINAU.

Tu ne peux rien pour moi.

LE MAJOR.

Je puis m'affliger avec toi.

MEINAU.

C'est ce que je ne veux point. Je n'ai moi-même plus de larmes à répandre.

LE MAJOR.

Tu as à déposer tes secrets dans mon coeur, et le tien sera soulagé.

MEINAU, (*du ton le plus sombre.*)

Le mien n'est plus qu'un tombeau déjà fermé; laisse, ami, s'y consumer ce qu'il renferme; pourquoi le rouvrir au jour?

LE MAJOR.

Pour te rendre une existence nouvelle, que tu devras à l'amitié. Sous quel extérieur te retrouvé-je? Rougis de toi-même.... Un homme qui fut doué de tant de raison, se laisser abattre et fouler de la sorte par un sort capricieux! Non, ce n'est point là Meinau, mon frère d'ar-

mes, mon mentor, mon ami! La noblesse, la fierté de son caractère, devoient l'élever au-dessus de l'injustice des hommes et des coups du destin.

MEINAU, (*après un silence.*)

Ecoute-moi. Qu'un monde qui m'est à jamais étranger, pense de moi ce qu'il voudra, rien ne m'est plus indifférent; mais, je le sens, tu ne dois point quitter l'ombre de ton ami, sans connoître ce qui rompit tous les liens qui l'attachoient à la vie. Frère, je me séparai de toi en me retirant du service de France; depuis ce moment le bonheur n'échappa sans retour. Rap-
pelé dans mon pays, je me livrai au séduisant espoir d'être utile à ma patrie. Des abus étoient sentis, des réformes étoient désirées; je m'en occupai; je fis des mécontents; et j'acquis la certitude affreuse qu'on peut exciter la haine sans la mériter. Frappé de cette insupportable idée, je me tus, je ne blâmai plus rien... Prudence tardive! Les hommes ne pardonnent pas qu'on ait voulu paroître plus sage qu'eux. Je me repliai sur moi-même: je vécus solitaire. L'on m'avoit fait lieutenant-colonel, parce qu'on vouloit s'assurer que je jouirois de ma fortune au sein de ma patrie. Je remplis mes devoirs militaires avec exactitude, avec zèle, mais sans prétention, sans dessein de me faire remarquer. Mon colonel mourut: il se trouvoit plusieurs officiers de mon grade, qui avoient plus de service que moi; je m'attendois à voir l'un d'eux à la place vacante, et j'eusse été satisfait: mais la favoritè... d'un homme en place avoit un jeune parent, fat, étourdi, présomptueux, et qui, depuis six mois, avoit endossé l'uniforme: on le mit à la tête du régiment. Tu conçois que je demandai et que j'obtins ma retraite. Il courut quelques plaisanteries amères

sur un choix généralement blâmé; on me les imputa: je fus arrêté: je dédaignai de me justifier, je demeurai six mois en prison. Redevenu libre, je réalisai mes biens, et je quittai le pays. Armé de la connaissance des hommes (je me l'imaginois,) il me parut facile de braver, en les fréquentant, le danger de leur commerce. Cassel fut le séjour que je choisis. Tout m'y riait: mon nom, mon caractère, ma fortune, m'y firent des amis... Des amis!... Enfin, j'y trouvai une femme... une femme, l'innocence même... le modèle heureux des qualités naturelles et des talents acquis. Elle atteignoit à peine sa quinzième année... Combien je l'aimai!... que je fus heureux par elle!... Elle me rendit père d'un fils et d'une fille; la nature les doua l'un et l'autre de la beauté de leur mère. Oui, je connus alors le vrai bonheur. Ah! (*Il essuie une larme.*) encore une larme! je ne me flattais plus d'en répandre... Achetons. Un de ceux que m'attachoit le titre d'ami, et que je regardois comme un homme d'honneur, me trompa, m'enleva la moitié de ma fortune. Je dévorai ma peine: je me renfermai. Le contentement du cœur a besoin de peu de jouissances extérieures; je retranchai de ma table et de mes équipages un luxe inutile; je bornai ma société; j'y conservai un jeune homme dont les procédés, le langage et la conduite paraissaient justifier mon estime; que j'avois, en secret, soutenu de mon argent; que j'avois élevé aux emplois par mon crédit.... Il séduisit ma femme, et disparut avec elle.... Tu sais tout. En est-ce assez pour motiver ma misanthropie? ou ne te paroît-il qu'un visionnaire? Ah! l'âme de Meinau pouvoit supporter les injustices, braver les fers et la mort.... Mais que sont les fers et la mort auprès de l'infidélité d'une épouse adorée? , ,

LE MAJOR.

Elle étoit indigne de toi, Meinau! Répandre des pleurs pour une femme infidelle, c'est un délit inexcusable.

MEINAU.

Donne aux affections que j'éprouve le nom que tu voudras, le cœur ne se rend pas au langage de la froide raison . . . Ah! . . . je l'aime encore . . .

LE MAJOR.

Où est-elle?

MEINAU.

Je ne le sais, ni ne veux le savoir.

LE MAJOR.

Et tes enfans?

MEINAU.

Je fais soigner leur première éducation dans un bourg voisin de cette solitude; je les ai confiés à une veuve d'un état commun, en qui j'ai cru voir de l'honnêteté . . . et peu de lumières.

LE MAJOR, (*avec un léger sourire.*)

Encore un trait de misanthropie! Mais pourquoi n'as-tu pas gardé tes enfans auprès de toi? ils eussent adouci quelques instans de ta douloreuse existence.

MEINAU.

Leur présence, en m'offrant les traits de leur mère, n'eût servi qu'à me retracer le souvenir pénible d'un bonheur évanoui. Je me prive de leur vue depuis trois ans. (*Avec toute l'amertume de la misanthropie:*) Je ne puis souffrir personne autour de moi, ni l'enfant, ni le veillard; et si l'habitude ne m'eût rendu comme indispensable le service d'un domestique, je n'aurois pas le mien . . . quoique je reconnaisse qu'entre les méchans, il n'est pas le plus pervers.

LE MAJOR, (*après un silence, et avec un regard dououreux sur son ami.*)

Je le sens: de vaines consolations ne sont point à l'usage d'un cœur aussi profondément ulcéré; mais tu ne repousseras point celles de l'amitié: viens avec moi, ma famille t'attend avec impatience.

MEINAU.

Moi! me retrouver dans le commerce des hommes! Horst! ne me suis-je pas assez clairement expliqué?

LE MAJOR.

J'en conviens: mais, sans abjurer tout sentiment de délicatesse, tu ne peux te refuser à l'invitation de mon beau-frère.

MEINAU.

Ami! il est aussi des choses qu'il est plus aisé de prescrire que de s'y résoudre. Si tu savois combien je souffre d'avance de voir un être s'approcher de moi, sans que je puisse lui échapper! Oh! laisse-moi, laisse-moi dans mon triste repos!

LE MAJOR.

Plus tard Demain même, fais ce qu'il te plaira; mais accorde-moi cette journée.

MEINAU, (*sans dureté, mais d'un ton ferme.*)
Non, non.

LE MAJOR.

Je t'en conjure. Charles, ne refuse pas cette grâce à ton sincère, à ton unique ami. C'est la seule... la dernière, si tu le veux, que sollicitera ma vive et constante amitié.

MEINAU, (*après un instant de réflexion.*)

Ecoute, pardonne-moi une répugnance invincible à me rendre à ce château pour m'y donner en spectacle. Je ne puis cependant re-

fuser de me trouver avec ta famille; mais..., que ce soit une rencontre... un moment. Ramène-les vers ce pavillon, dont on m'a permis la jouissance, mais où j'entre peu. Qu'ils viennent s'y reposer. Je t'attends: quand tu les y auras réunis, tu me présenteras.

LE MAJOR.

Tu devrois plus de complaisance à ton ami; mais je me flatte que l'accueil que tu recevras obtiendra que tu nous accompagnes.

MEINAU.

Garde-toi d'y compter. Je ne me prête à cette entrevue que sous une condition,

LE MAJOR.

Laquelle?

MEINAU.

Que demain tu me laisseras, sans obstacles, m'éloigner de ces lieux.

LE MAJOR.

Quelle obstination cruelle!

MEINAU.

Engage-moi ta parole, ou je reprends ma promesse.

LE MAJOR.

Il le faut bien; mais...

MEINAU.

Je vais t'attendre.... Préviens ta famille que je ne songe point à parer mon extérieur.

LE MAJOR.

Et qu'importe? C'est toi que mon frère veut embrasser.... Paré de ta noble bienfaisance, laisse-toi serrer dans nos bras; ne repousse plus les expressions de la reconnaissance, et les tendres soins de l'amitié. Embrassons-nous... (S'arrachant de ses bras.) Non, ce n'est pas int pour te perdre encore, que je t'aurai retrouvé!

(Il sort.)

SCÈNE V.

MEINAU, (seul.)

(Il fait sur la scène quelques tours en silence; il paroît absorbé, tout-à-coup il s'arrête, et appelle :)

FRANTZ! (Il se promène encore.)

SCÈNE VI.

MEINAU, FRANTZ.

FRANTZ, (arrivant.)

MONSIEUR!

MEINAU,

Demain nous partons.

FRANTZ.

À la bonne heure.

MEINAU.

Peut-être pour un pays éloigné.

FRANTZ.

J'y consens.

MEINAU.

Peut-être pour une autre partie de l'univers.

FRANTZ.

Je suis prêt à vous suivre.

MEINAU.

Paisibles habitans de l'océan pacifique, je veux me retirer chez vous. Le vol est, dit-on, votre unique foiblesse. Eh ! que m'importe ? vous ne me dépouillerez que d'un vain reste de richesses ; mon bien le plus précieux, le repos de ma vie, on me l'a pris en Europe. Oui, je veux m'ensevelir dans quelque séjour ignoré : quel qu'il soit, je serai bien par-tout où je ne trouverai pas les hommes et les mœurs des pays que l'on appelle civilisés... Entends-tu, Frantz ? demain dès l'aurore...

FRANTZ.

J'entends.

MEINAU, *par réflexion.*

Mais... Frantz ! il faut auparavant t'acquitter d'une commission aussi importante que délicate. Descends au village ; prends-y une voiture, et fais-toi conduire au bourg voisin, et chez la personne que cette adresse t'indique. (*Il tire une adresse de son porte-feuille, et la lui donne.*) Tu peux être de retour avant le coucher du soleil. Je vais te donner un billet pour t'autoriser à retirer deux enfants : ce sont les miens.

FRANTZ.

Vos enfants, mon maître ?

MEINAU.

Tu les recevras des mains de leur gardienne et tu me les amèneras.

FRANTZ, *étonné.*

Vous avez des enfants ?

MEINAU.

Oui : qui peut donc t'étonner ?

FRANTZ.

Mais que, depuis trois ans que je suis à votre service, il ne vous soit pas échappé un mot à ce sujet... Ainsi vous avez donc été marié ?

MEINAU, *l'interrompant.*

Ne te tourmente pas de questions inutiles ; dis-
pose-toi à partir.

FRANTZ,

Il ne me faut qu'un instant.

MEINAU,

Je te suis : je vais écrire.

SCÈNE VII.

MEINAU, *seul.*

Oui, je veux m'accoutumer à les voir. Ces êtres innocens ne doivent pas être abandonnés au hasard d'une éducation dangereuse. Ah ! que plutôt ignorés auprès de leur malheureux père, un arc et des flèches soient leur amusement, et l'art de les manier toute leur science ! Qu'ils n'apprennent, qu'ils ne sachent rien, ils n'en seront que moins malheureux. Je ne me trompe pas ; on s'avance par la grande avenue.... Allons... je vais expé-
dier Frantz, et je reviens, pour la dernière fois, obéir à ce qu'ils ont nommé la bienséance, et me rendre aux vœux de l'amitié. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE MAJOR.

LE MAJOR, *vivement.*

Ma sœur, parle-moi donc, je t'en conjure. Tu as eu un entretien avec madame Miller ?

LA COMTESSE,

Oui

LE MAJOR.

Eh bien ?

ET RÉPENTIR.

37

LA COMTESSE.

Je n'ai absolument rien à te dire, qui puisse te flatter de la moindre espérance.

LE MAJOR.

Est-elle mariée?

LA COMTESSE.

N'exige rien de moi.

LE MAJOR.

Ma personne et mes recherches lui seroient-^{des} les désagréables?

LA COMTESSE.

Permet, mon frère, que je te reste redevable d'une réponse qui pourroit t'affliger.

S C E N E I X.

LES MÊMES, LE COMTE, EULALIE.

LE COMTE.

MALPESTE! je fais aujourd'hui mes exercices! mais la compagnie de madame Miller ne permet guère de songer à la fatigue. Eh bien! beau-frère, eh bien! notre inconnu? Sa bizarrerie n'ôte rien au mérite de sa bienfaisance. Je me rends ici volontiers pour l'y recevoir; mais il ne convient pas qu'il nous tienne rigueur; il faut qu'il soit des nôtres: à la campagne, on ne peut avoir trop de société.

LE MAJOR.

Je doute que celui-ci étende le cercle de la nôtre: il paroît déterminé à s'éloigner demain,

LE COMTE.

C'est ce qu'il ne faut pas souffrir.

LE MAJOR.

Je vais vous le présenter; mais, croyez-moi, comte, ne heurtez pas ce caractère singulier par

des instances importunes. Si quelque chose peut le séduire, c'est la franchise de votre accueil.

(Il sort.)

SCENE X.

LE COMTE, LA COMTESSE, EULALIE.

LE COMTE.

Oh! ça, comtesse, il s'agit ici de nous seconder. Déployez toute votre adresse pour convertir un sauvage tel que celui qu'on nous annonce; c'est une guérison digne de vous.

LA COMTESSE, *gaiement*.

Vraiment, d'après tout ce que j'entends dire de lui, cette conquête en vaudroit bien la peine; mais qui oseroit se flatter d'opérer, en un instant, ce dont les charmes de madame Miller n'ont pu venir à bout en quatre mois?

EULALIE.

Mais, madame, l'étranger ne m'a donné aucune occasion d'essayer sur lui le pouvoir de ce que vous voulez bien appeler mes charmes; car nous ne nous sommes pas entrevus une seule fois.

LE COMTE.

Oh! vous êtes l'un et l'autre d'une singularité! Mais le voici, sans doute, avec le major.

SCENE XI.

LES MÊMES, LE MAJOR, MEINAU.

LE COMTE, *allant au-devant de Meinau.*

Soyez le bien venu, brave et généreux étranger....

(Meinau s'avance, s'incline vis-à-vis les da-

mes; Eulalie le regarde, pousse un cri, et tombe, sans connoissance, dans les bras de la comtesse: Meinau jette un regard sur elle! il pousse aussi un cri sourd: la surprise et l'effroi se peignent dans son maintien, il s'ensuit brusquement.)

Pendant que le major, étourdi de l'événement aide la comtesse à porter Eulalie dans le pavillon, le comte, stupéfait, regarde sortir Meinau; et ramenant ses regards sur l'autre groupe, il reste muet d'étonnement, et rentre, après eux, dans le pavillon.

Fin du quatrième Acte.

LE COMTE

Le comte est dans le pavillon. Il regarde la comtesse et Eulalie qui sont assises sur un divan. Il a l'air triste et préoccupé. Il se lève et va vers la fenêtre. Il regarde dehors, puis se tourne vers la comtesse et Eulalie.

LE COMTE

Le comte est toujours dans le pavillon. Il est assis sur un divan, regardant la comtesse et Eulalie qui sont assises à ses côtés. Il a l'air triste et préoccupé. Il se lève et va vers la fenêtre. Il regarde dehors, puis se tourne vers la comtesse et Eulalie.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

LE COMTE, LE MAJOR. (*Ils sortent du pavillon.*)

LE COMTE.

MAJOR! te demander ce que c'est que tout ceci ne me meneroit probablement à rien; ou tu ne le sais pas, et tu ne pourrois me l'apprendre; ou tu les sais, et ce secret n'étant pas le tien, tu ne pourrois me satisfaire?

LE MAJOR, *de l'air d'un homme qui ne peut pas en dire davantage.*

Cher frère, vous avez tout dit.

LE COMTE.

Je m'en doutois: au reste, la belle évanouie paraît revenir à elle. Son premier soin a été de demander à écrire; ma présence, la tienne sembloient l'importuner: nous sommes sortis; mais aux signes d'intelligence que j'ai surpris entre la comtesse et toi, vous en savez plus que vous ne voulez, ou ne pouvez m'en dire.

LE MAJOR.

Ne nous enviez pas, mon frère, ce triste avantage.

LE COMTE.

Je me retire, persuadé que je vous suis au moins inutile. Je retourne au château; je vous y attends. Je te laisse, major, cette aventure à terminer: fais tout pour nous amener, pour nous conserver ce singulier personnage; il m'inspire le plus vif intérêt. Il est impossible de s'y méprendre; cette ma-

Dame Miller ne lui est ni inconnue ni étrangère.... elle pourra nous aider à le retenir.... Peut-être aussi par cet événement sommes-nous menacés de la perdre.... et il pourroit y avoir à cela plus de bien que de mal: cette femme étonnante finiroit, je crois, par devenir dangereuse, et pour moi qui ai une femme, et pour toi, beau-frère, qui n'en as point: tu m'entends. Adieu.

SCENE II.

LE MAJOR, seul.

(Il reste un moment absorbé dans un profonde réverie.)

TROMPEUSE espérance! vaine image du bonheur! je te tendois les bras, et ta t'es dissipée comme un nuage! le mystère est découvert. J'ado-rois la femme de mon ami.... Eh bien! il ne me sera peut-être pas impossible de réunir deux amies qui furent dignes l'une de l'autre, et dont une n'a cessé de l'être que par une fatalité du destin.... Ah! si je rends à mon ami la félicité qui m'échappe, je n'aurai rien perdu.

SCENE III.

LE MAJOR, LA COMTESSE, EULALIE

LA COMTESSE.

Vous nous avez quittées, mon frère! où est mon époux?

LE MAJOR.

Il respecte un mystère dont il est frappé; il s'est retiré pour nous attendre..

EULALIE.

Ah, madame ! puis-je me pardonner tout le trouble que je vous cause.

LE MAJOR, à *Eulalie*.

Les momens sont précieux, madame ; il veut demain s'éloigner de nous : cherchons les moyens de vous rendre au meilleur des hommes, au plus estimable des époux.

EULALIE, *troublée*.

Qu'avez-vous dit ?... Vous me connoissez, monsieur ?

LE MAJOR.

Meinau, madame, est mon ami dès mes plus jeunes ans ; nous avons ensemble couru la carrière de l'honneur. Depuis sept ans, j'en étois séparé : l'ignorance ou je me trouvois de son sort étoit une des peines de ma vie : le hasard nous a réunis... (avec le ménagement de la délicatesse pour ne pas la faire rougir de ce qu'il sait son secret.) Son cœur s'est épanché dans le mien.

EULALIE, *les yeux baissés*.

J'éprouve donc ce que c'est que de ne pouvoir supporter le regard d'un honnête homme ! Ah ! madame, daignez me cacher à moi-même ! (La comtesse la reçoit sur son sein.)

LE MAJOR.

Si les remords le plus vrais, si une suite de jours sans tache, ne donnent pas des droits à la clémence des hommes, que pourrions-nous donc espérer de la clémence du ciel ? Femme infortunée ! votre vertu fut un instant assoupie, le vice tira parti contre elle de ce moment fatal ; mais par un prompt réveil, la vertu reprit et affermi à jamais son empire dans votre ame. Ah ! vous avez assez expié votre erreur ! Je connois mon ami ; à la noble fermeté de son sexe, il unit la délicatesse du vôtre. Je cours à lui ; je me fais votre défenseur, et je vais mettre

à cette entreprise tout le feu de l'amitié. Trop heureux encore si je m'assure le souvenir d'un moment qui fera la consolation du reste de ma vie! espérez tout. J'y vole.

(Il veut sortir.)

EULALIE, l'arrêtant.

Que voulez-vous faire, monsieur? L'honneur de mon époux m'est sacré; cet époux m'est cher plus que je ne puis l'exprimer; mais fût-il assez généreux pour me pardonner... jamais, jamais je ne redeviendrai l'épouse de votre ami.

LE MAJOR, avec étonnement.

Parlez-vous sérieusement, madame?

EULALIE.

Je ne suis point un être foible qui veut échapper au châtiment qu'il mérite. Que seroit donc mon repentir, si j'en voulois retirer quelque autre avantage que celui de rendre moins déchirans les cris de ma conscience?

LE MAJOR.

Mais si votre époux lui-même...

EULALIE.

Il ne le fera point; il ne le peut pas.

LE MAJOR.

Mais il vous aime encore.

EULALIE.

Il ne doit plus m'aimer; il doit défendre son cœur d'une foiblesse qui le déshonore.

LE MAJOR.

Femme inconcevable! vous n'avez donc rien à permettre au zèle qui m'anime.

EULALIE.

Pardonnez-moi, monsieur le major; j'ai deux prières à vous faire, et dont l'accomplissement est pour moi d'une extrême importance. Souvent, lorsque dans l'accablement affreux où me plongeoient

mes chagrins et le souvenir de leur cause, je désespois de toute consolation, il me sembloit que je pourrois du moins éprouver un peu plus de tranquillité, si le sort favorisoit le vœu que j'osois former de voir une seule fois encore mon époux; de faire à ses pieds l'aveu de mes torts . . . et de m'en séparer ensuite à jamais. C'est là la première de mes supplications. Un entretien de quelques minutes . . . s'il peut supporter ma vue sans répugnance! Mais qu'il ne présume pas que je veuille tenter le moindre effort pour obtenir mon pardon; qu'il soit convaincu que je ne veux pas rétablir mon honneur aux dépens du sien. (avec attendrissement) Le second de mes vœux est d'avoir des nouvelles de mes enfans.

LE MAJOR, *avec chaleur.*

Si l'humanité, si l'amitié n'ont point perdu leurs droits sur le cœur de Meinau, il n'hésitera pas à consentir à vos demandes. Quittez l'une et l'autre pour quelques instans, les environs de sa demeure, afin qu'il n'ait aucun prétexte pour se refuser à me voir; mais ne vous éloignez pas. Je cours à vous servir.

LA COMTESSE, *lui tendant la main, avec l'expression de l'amitié.*

Ah! mon frère, vous m'êtes plus cher que jamais!

(Eulalie jette sur le major un regard qui exprime sa reconnaissance; ensuite elle se précipite avec ardeur sur la main de la comtesse, qui la prend affectueusement dans ses bras, et sort avec elle par la coulisse en-deçà du pavillon.)

SCENE IV.

LE MAJOR, seul.

IL n'est pas sous le ciel un couple semblable! ils ne doivent point être séparés; il doit lui pardonner.... Lui pardonner!.... Eh! que répondre à mon ami lorsqu'il m'opposera ce point d'honneur, qui n'est pas toujours une chimère? Quand il me demandera si je veux le rendre le jouet des sociétés? que lui dire sans mentir à ma conscience?... Mais une femme comme Eulalie ne fait-elle pas une exception?... mais une femme sans expérience, entraînée dans les pièges d'un séducteur, et dont le repentir a été si long, si vrai, si sévère! Ah! le monde ne reçoit point cette excuse.... Le monde Eh bien! mon ami doit le fuir, s'y dérober à jamais: Eulalie ne saura-t-elle pas l'en dédommager! Elle règne encore dans son cœur, et c'est sur cette assurance que je fonde l'espoir du succès de mon entreprise.

SCENE V.

LE MAJOR, FRANTZ, EUGÈNE, AMÉLIE.

(Ils entrent par la coulisse au-delà du pavillon.)

EUGÈNE.

Je suis un peu las.

AMÉLIE.

Et moi aussi.

EUGÈNE.

Ayons-nous encore loin d'ici à la maison?

FRANTZ.

Nous y sommes dans l'instant.

LE MAJOR, rapidement, comme dans toute
la scène.

Un moment... Arrête. Quels sont ces enfans?

FRANTZ.

Ce sont ceux de mon maître.

AMÉLIE, montrant le major.

Est-ce là papa?

LE MAJOR, à part.

Quel trait de lumière! (à Frantz:) Un mot, l'ami. Tu aimes ton maître, je le sais: il est venu des choses étranges.

FRANTZ.

Et quoi donc?

LE MAJOR.

Ton maître a retrouvé son épouse.

FRANTZ.

Tout de bon? J'en suis ravi.

LE MAJOR.

C'est madame Miller.

FRANTZ.

Elle? sa femme?

LE MAJOR.

Mais il veut s'en séparer.

FRANTZ.

Se peut-il?

LE MAJOR.

C'est ce qu'il faut empêcher.

FRANTZ.

Oui, sans doute.

LE MAJOR.

L'aspect imprévu de ces enfans peut nous servir.

FRANTZ.

Comment cela?

LE

LE MAJOR.

Conduis-les dans ce pavillon : tiens - les y cachés : avant qu'il soit un quart-d'heure, je t'en dirai davantage.

FRANTZ.

Mais . . .

LE MAJOR.

Point de questions, je te prie, les momens sont précieux. (*Il les conduit, très-vite, dans le pavillon.*)

SCENE VI.

LE MAJOR, seul.

À MERVEILLE. Je me promets beaucoup de cet artifice excusable. Oui, l'innocent sourire des enfants trouvera le chemin de son cœur, si le doux regard de la mère ne peut y pénétrer.

SCENE VII.

LE MAJOR, MEINAU.

(Meinau, en entrant, promène un regard de défiance sur les environs de sa demeure. Le major va à lui, et l'amène sur la scène, en le serrant dans ses bras.)

LE MAJOR.

EH bien ! mon cher ami, te voilà moins malheureux.

MEINAU, *du ton le plus sombre.*

Comment ?

LE MAJOR.

Tu l'as retrouvée.

MEINAU.

Montre de loin à celui qui a tout perdu, le trésor qu'un jour il posséda, et dis-lui qu'il est heureux.

LE MAJOR.

Pourquoi non, s'il dépend de lui de le posséder encore, et de se rendre aussi riche qu'au-paravant.

MEINAU.

Je t'entends. Tu es un envoyé de ma femme. Il n'en sera rien.

LE MAJOR.

Apprends à la mieux connoître. Oui, je suis envoyé par elle; mais ce n'est point avec le pouvoir de travailler à vous réunir. C'est elle qui, t'aimant avec ardeur, ne pouvant être heureuse sans toi; c'est elle qui se refuse à l'idée même de son pardon, parce que, (ce sont ses propres expressions) parce que ton honneur ne peut s'accorder avec une telle foiblesse.

MEINAU, *avec amertume.*

Bagatelles!.... Se flatteroit-on de me surprendre?

LE MAJOR.

Charles! pensez-y bien! Eulalie est une excellente femme.

MEINAU, *avec impatience.*

Abbrège, et sois vrai. Pourquoi es-tu ici?

LE MAJOR.

Pour plus d'une raison. D'abord, en mon nom, comme ton ami, ton frère d'armes, pour te conjurer de ne pas rejeter Eulalie; car (j'en jure par le ciel) tu ne trouveras jamais son égale.

MEINAU.

Epargne-toi une peine inutile.

LE MAJOR.

Conviens-en: elle t'est chère encore.

MEINAU.

Trop chère, hélas!

LE MAJOR.

De vrais, de longs remords ont expié sa faute.
Qui t'empêche de redevenir aussi heureux que tu
le fus autrefois?

MEINAU.

Toute femme qui fut capable de manquer à
l'honneur, l'est aussi d'y manquer une seconde
fois.

LE MAJOR.

Non pas Eulalie. Et si l'extrême jeunesse, épo-
que de son fatal égarement, n'en est qu'une excuse
insuffisante, songe, du moins, qu'il est effacé par
trois années d'une conduite si irréprochable, que
la calomnie la plus hardie ne sauroit y trouver la
moindre tache.

MEINAU.

Et quand je croirois tout cela (car je ne puis
te cacher que j'aime à le croire), elle ne peut plus
m'appartenir. Ai-je besoin de te rappeler l'impé-
rieux préjugé qui élève à jamais une barrière entre
elle et moi?

LE MAJOR.

Eh! que t'importe l'opinion des hommes? Ce-
tui qui, comme toi, a su, pendant trois années,
se suffire à lui-même, peut, sans regret, se
vouer à la solitude, dans la société de la plus
tendre amie.

MEINAU.

J'entends; vous coujurez tous avec mon cœur
contre ma raison: mais c'est en vain.... Je t'en
prie, ami, n'ajoute pas un mot, ou je me re-
bâche.

LE MAJOR.

C'en est assez. J'ai rempli les devoirs de l'amitié. Il me reste à m'acquitter du soin dont m'a chargé ton épouse. Elle te demande un dernier entretien; elle veut prendre congé de toi. Pourrais-tu lui refuser cette consolation?

MEINAU.

Je vous entendez encore. Elle se flatte de l'idée que ma fermeté peut céder à sa vue, à ses larmes: elle se trompe.... Elle peut venir.

LE MAJOR.

Et te faire sentir combien tu as méconnu son caractère. Je vais la chercher.

MEINAU, *lui présentant un parchemin roulé, et un écrin.*

Un mot, ami. Remets-lui ces objets, ils lui appartiennent. Je voulois les lui faire tenir....

LE MAJOR.

C'est ce dont tu peux t'acquitter toi-même.

(Il sort.)

SCENE VIII.

MEINAU, *seul.*

Et bien! Meinau, le dernier moment heureux de ta vie approche.... Tu la verras!... celle à qui ton ame entière est attachée. Ah! que ne m'est-il permis de voler au-devant d'elle! de la serrer contre ce cœur palpitant!.... Que dis-je? Est-ce là le langage d'un époux outragé? Ah! je ne le sens que trop; cette espèce d'honneur, ce fantôme de l'imagination, n'est que dans notre tête.... Il n'est point dans le cœur.... Il n'importe: c'en est fait, mon sort est arrêté. Je lui parlerai.... sans aigreur comme sans foiblesse; aucun reproche ne sortira de ma bouche... Son repentir est sincère...

Je veux que, du moins, son sort devienne supportable.... qu'elle ne soit plus condamnée à servir pour assurer son existence. Je veux qu'elle soit indépendante, et que même sa fortune lui permette de satisfaire son penchant à la bienfaisance. Elle vient.... Orgueil, honneur offensé, réveillez-vous, et protégez-moi!

SCENE IX.

MEINAU, EULALIE, LA COMTESSE,
LE MAJOR.

EULALIE, *s'avancant avec lenteur, et d'un pas tremblant, à la comtesse, qui veut la soutenir.*

Ah! madame! ah! généreuse comtesse! laissez-moi. J'eus assez de forces pour me rendre coupable, le ciel m'en prêtera pour exprimer mon regret.

(*La comtesse et le major entrent dans le pavillon. Eulalie s'approche de Meinau, qui, en détournant la vue, attend, dans la plus grande émotion, le commencement de cet entretien.*)

EULALIE.

Monsieur le baron....

MEINAU, *sans tourner la tête, l'interrompant du geste, et lui dit, d'une voix douce, mais émue:*

Que veux-tu de moi, Eulalie?

EULALIE, *anéantie.*

Non... au nom du ciel!... non... ce ton de bonté... ah! je n'y étois point préparée; il déchire mon cœur.... Non... je vous en conjure, homme trop généreux, frappez d'un ton dur et sévère l'oreille d'une coupable.

MEINAU, cherchant à donner à sa voix plus de fermeté.

Eh bien! madame....

EULALIE.

Ah! si vous vouliez soulager mon cœur, si vous daigniez vous abaisser à me faire des reproches!...

MEINAU.

Des reproches! ils s'expriment ici dans mes yeux éteints, dans mes traits altérés. Si je n'ai pu vous épargner ces reproches muets, ma bouche, du moins, n'ajoutera pas à vos peines.

EULALIE.

Si j'étois une criminelle endurcie, ce silence seroit un bienfait pour moi; mais le vrai repentir est au fond de mon ame, et ce silence magnanime m'accable et m'anéantiit. Ah! c'est donc à moi de déclarer....

MEINAU, l'interrompant avec précipitation.

Point d'aveu, madame: je sais tout, et je vous dispense de toute humiliation; mais vous sentez vous-même qu'après ce qui s'est passé, nous devons demeurer séparés à jamais.

EULALIE.

Je le sais. Aussi ne suis-je pas venue pour implorer ma grâce; aussi n'ai-je pas conçu la moindre espérance de pardon. Il est des crimes qui déshonorent doublement, quand on se flatte qu'ils pourront s'effacer un jour. Mais tout ce que j'ose espérer, c'est d'entendre de votre bouche que vous ne maudirez pas ma mémoire.

MEINAU, attendri.

Non, Eulalie, non, je ne te maudis point. Ton amour a fait mon bonheur dans les plus beaux jours de ma vie.... Non... jamais je ne maudirai ton souvenir.

EULALIE, *dans une extrême émotion.*

Dans la conviction intime que je suis indigne de votre nom, depuis trois ans j'en porte un inconnu; mais ce n'est point assez: vous devez avoir de ma main un acte de divorce, qui vous autorise à prendre une épouse plus digne de vous. Je viens de tracer cet acte volontaire: le voici.... Il renferme l'aveu de mon crime. *(Elle lui donne le papier.)*

MEINAU, *le prend, et le déchire.*

Qu'il soit à jamais anéanti! Non, Eulalie, toi seule as régné dans mon cœur, et, je ne rougis point de l'avouer, toi seule y régneras toujours. Tes sentimens honnêtes te défendent de vouloir tirer parti de ma faiblesse; et si tu le tentais, le ciel m'est témoin que cette faiblesse est subordonnée aux lois inflexibles de mon honneur; mais jamais une autre femme ne tiendra près de moi la place d'Eulalie.

EULALIE, *tremblante.*

Il ne me reste donc plus, en prenant congé de vous....

MEINAU.

Un moment, Eulalie!... Pendant quelques mois, nous nous sommes, sans le savoir, estimés, chéris. Vous avez une ame sensible aux besoins des malheureux.... Il est juste que vous ne manquiez pas des moyens de satisfaire ce généreux penchant. Il est juste, aussi, que vous ne connoissiez pas le besoin pour vous-même. Cet écrit vous assure une rente honnête, dont vous disposerez.

EULALIE.

Jamais, jamais: le travail de mes mains doit me nourrir. Un pain trempé des larmes du repentir contribuera plus à mon repos, qu'une aisance, dont je jouirois aux dépens de la fortune d'un homme que j'ai si honteusement trahi.

MEINAU.

Prenez, madame, prenez.

EULALIE.

J'ai mérité cette humiliation; mais c'est à votre magnanimité même que j'ai recours. Excusez-moi. . . .

MEINAU, *à part.*

Dieu! quelle femme ce malheureux m'a ravie! (Il remet l'acte dans sa poche.) (Haut.) Eh bien, madame . . . je respecte vos principes; je n'insiste plus: mais sous la condition que si vous venez à éprouver le besoin, je serai le premier... je serai . . . je serai le seul à qui vous vous adresserez avec franchise.

EULALIE.

Je le promets.

MEINAU.

J'ose demander encore que, du moins, vous repreniez ce qui est à vous. (Il lui présente un écrin qui renferme des bijoux.)

EULALIE, *le reçoit avec émotion, l'ouvre, considère un moment ce qu'il renferme, et laisse couler quelques larmes.*

Ah! tous ces objets me retracent des instans où, digne de vous et de mon père, je fus à diverses époques comblée de vos bontés et des siennes. Mettez le comble à votre généreuse pitié en reprenant cet écrin. (Elle en tire une bague ou un autre bijou.) J'accepte ceci. Je le recus après avoir donné le jour à mon cher Eugène: je le conserverai. (Elle rend l'écrin. Meinau le reçoit en détournant la vue, pour cacher une émotion égale à celle d'Eulalie.)

MEINAU, *à lui-même.*

Cette situation est trop violente: je ne puis plus la soutenir! (Il se retourne vers Eulalie, et d'un

ton qui peint le trouble qui l'agite, il lui dit :)
Eulalie adieu.

EULALIE, *l'arrêtant par un geste timide.*

Ah ! un instant encore.... Daignez répondre
à une question... tranquillisez le cœur d'une mère...
Mes enfans vivent-ils encore?...

MEINAU.

Ils vivent.

EULALIE.

Leur santé?...

MEINAU.

Est bonne.

EULALIE, *levant les mains vers le ciel.*

Dieu ! je t'en rends grâces. Mon Eugène....
Votre Amélie?....

(Meinau, violement agité et combattu entre l'honneur et l'amour, demeure muet. Eulalie continue avec plus d'ardeur et de vivacité.)

O le plus généreux des hommes ! accordez-moi, je vous prie, de voir encore une fois mes enfans avant notre séparation, de les presser sur mon sein, d'admirer encore en eux les traits de leur respectable père. *(Silence d'un moment.)* Ah ! si vous saviez combien dans le cours de ces trois terribles années, combien mon cœur a gémi ! que de larmes couloient de mes yeux dès qu'il s'offroit à moi quelques innocentes créatures de l'âge de mes enfans ! Ah ! permettez-moi de les voir une fois encore !.... un seul embrassement maternel.... et je me sépare d'eux.... de vous.... et pour toujours.

MEINAU.

Vous les verrez, Eulalie ce soir même. Je les attends d'un moment à l'autre.... Dès qu'ils arriveront, je les enverrai au château ; vous pourrez, si vous voulez, les garder jusqu'au point du jour ;

mais qu'alors ils soient rendus à leur malheureux père. (Silence d'un moment.)

EULALIE.

Ainsi.... nous n'avons plus rien à nous dire pendant cette vie! (rassemblant toute sa résolution:) Adieu le plus noble des hommes! (elle prend timidement sa main:) Oubliez une infortunée.... qui ne vous oubliera jamais. (Elle s'incline, et tout-à-coup se précipitant aux pieds de Meinau, elle dit:) Ah! que je presse encore une fois de mes lèvres cette main qui fut à moi!

SCENE X ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE, LE MAJOR. (La comtesse tient le petit garçon, le major tient la petite fille; ils descendent très-doucement, de sorte à ne pouvoir se trouver près de Meinau et d'Eulalie qu'à leur dernier adieu.)

MEINAU, se hâtant de la relever.

POINT d'abaissement, Eulalie! (lui serrant la main:) Adieu.

EULALIE, relevée, et la main dans celle de Meinau.

Pour toujours!

MEINAU.

Pour toujours!!!...

EULALIE.

Nous nous quittons sans haine de votre part?

MEINAU.

Sans haine!

EULALIE.

Et lorsqu'enfin j'aurai assez expié mes fautes, nous nous retrouverons dans un meilleur monde...

MEINAU.

Là ne régnent aucun préjugés; là tu m'es à jamais rendue.

(Leurs mains sont entrelacées; ils arrêtent l'un sur l'autre un regard douloureux, et, d'une voix tremblante, ils se redisent:)

Adieu....

(Ils se séparent; mais, en se retournant, Eulalie trouve, près d'elle, la comtesse qui élève l'enfant, et le présente à sa mère. Eulalie le prend dans ses bras, et le serre contre son cœur. Le même jeu se fait, en même-temps, de l'autre côté, par le major, qui présente la petite fille à Meinau.)

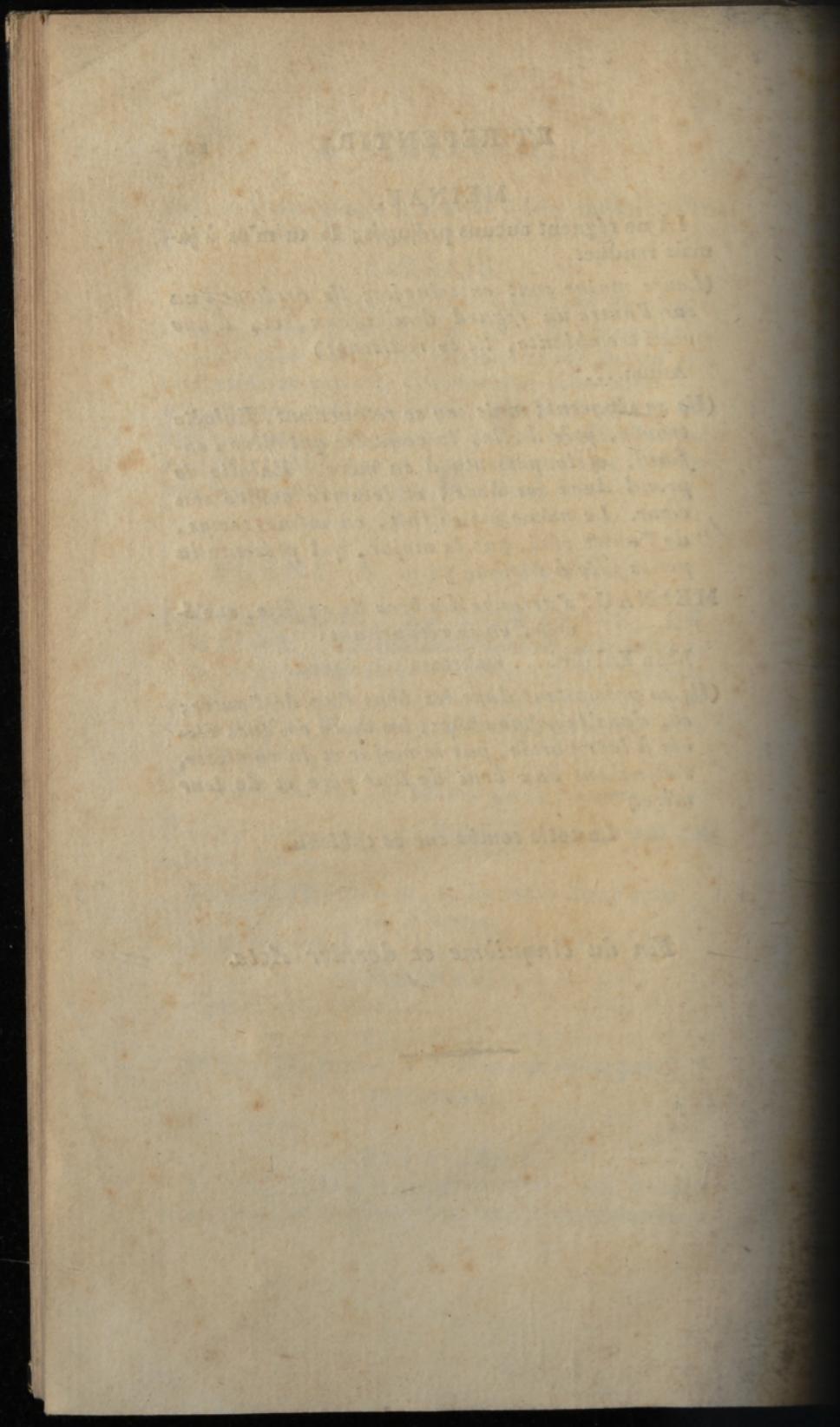
MEINAU, s'arrache des bras de sa fille, et s'écrie, en se retournant:

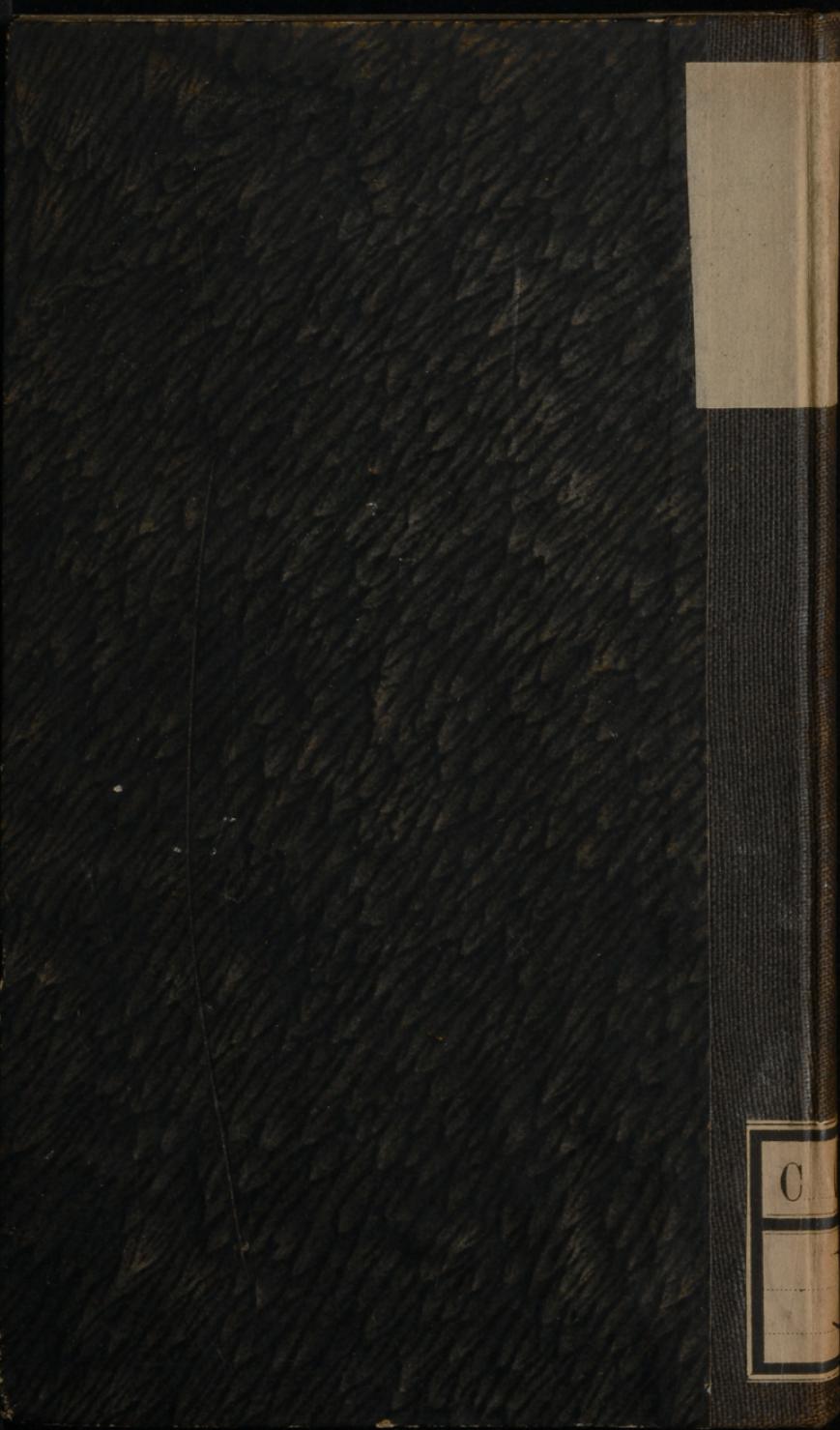
Mon Eulalie!... embrasse ton époux.

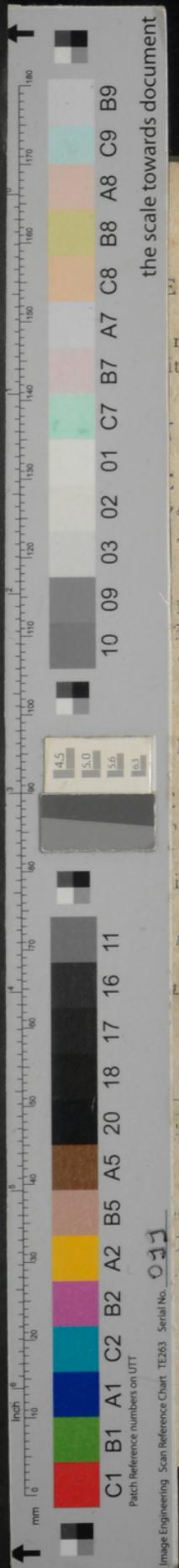
(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre; et, dans le même temps, les deux enfans, élevés à leur portée, par le major et la comtesse, s'attachent aux bras de leur père et de leur mère.)

La toile tombe sur ce tableau.

Fin du cinquième et dernier Acte.







the scale towards document

REPENTIR.

47

masquer mon visage d'une
lité.

LE XVIII.

TERS, (accourant à perte
de laine)

TERS.

Dieu!

LALIE.

?

TERS.

est tombé dans l'eau; son

LALIE.

TERS.

pas tout-à-fait mort.

LALIE.

insi, que la Comtesse puisse

t beaucoup plus fort.)

ah! mon dieu; mon dieu!

t tout trempé.

LE XIX.

OMTESSE, LE MAJOR,
(s'promptement.)

ESSE, (très-vite)

est donc que ces cris?

DR, (très-vite.)

ré?

Patch Reference numbers on UTT
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 0117